





Mission
impossible
sans ELLE





Mission impossible sans ELLE

Anne Saint Raphaël



Dédié aux milliers de jeunes filles
et de mamans rencontrées
dans l'enfer de la prostitution,
à notre maman
qui nous a appris l'amour des petits,
à tous ceux qui nous ont aidés
à entrer dans ce milieu et à servir.

*Les frères **Pierre et Raymond JACCARD** et l'auteur
remercient Pascale Bolard,
Sœur Esther et les Sœurs Adoratrices de Colombie,
les moniales de Bethléem,
sans qui la réalisation de ce livre
n'aurait pas été possible.*

www.livrouvert.fr

EAN 9782915614596

© Le Livre Ouvert, 2011

Mission impossible sans ELLE

Table

<i>Condensé du livre</i>	
<i>Mission impossible sans Lui</i>	8
Préface	10
« <i>Allez leur dire que l'église et moi,</i>	
<i>nous les aimons</i> »	13
Un regard d'au-delà	14
I.	
<i>Des joyaux dans la marmite</i>	
<i>du diable</i>	19
- Pour 3 francs !	21
II.	
<i>Autoroute de la misère</i>	53
- Pauvreté : la pente savonneuse	57
- Naïveté, la grande illusion !	66
- Guérilla et paramilitaires :	
un cancer, des métastases	70
- Drogue : au royaume de la coca	83
- Machisme : La loi du Mâle	97
III.	
<i>Le duo retrousse ses manches</i>	111
- “ N'ayez pas peur ”	113
- Ça bouge à Besançon	128

TABLE

- <i>Festival d'espérance, version latino</i>	138
IV.	
<i>Mission impossible sans elles</i>	187
V.	
<i>Sortie d'enfer</i>	235
- Lexique	312

*Mission impossible sans ELLE*Condensé du livre
Mission impossible sans LuiLes frères Jaccard
édition Le Livre Ouvert, 2011

Quand Raymond Jaccard, prêtre *fidei donum* du diocèse de Besançon, est envoyé au Cameroun en 1967, auprès de 400 lépreux, il n'a aucune idée de ce qu'il pourra faire pour eux. Ses seuls bagages : sa guitare, vite obsolète, et une foi en son Seigneur chevillée au corps. Quatre années d'échec et de solitude marquent les débuts. Vécues dans la prière, elles débouchent, enfin, sur deux découvertes de taille : les pansements des malades, inlassablement changés, sont inutiles et l'amputation des membres atteints stoppe aussitôt la maladie. Avec son frère Pierre, lui aussi prêtre, qui vient le rejoindre, ils se forment auprès de professionnels pour opérer eux-mêmes, car les médecins font cruellement défaut.

Tous deux se mettent totalement au service des polios, lépreux, mutilés de guerre... pour trouver comment fabriquer des appareillages simples et solides que les malades apprendront à réaliser eux-mêmes, avec les moyens locaux : bambou en Chine... Pas d'assistanat pour permettre à la personne de se remettre debout. La « prothèse Jaccard » vit ses premiers jours et la nouvelle se répand comme une traînée de poudre.

Mission impossible sans LUI

La Croix Rouge internationale, le Haut Commissariat aux Réfugiés, Médecins sans frontières, l'Ordre de Malte et même les gouvernements de pays fermés, dans les années les plus noires, comme le Vietnam ou la Chine, font appel à eux. Sans parler de Handicap International dont ils sont à l'origine. Monseigneur Jean Zoa, évêque du Cameroun et ami, les envoie peu à peu sur tous les continents au nom de l'Église, sans laquelle ils ne feraient pas le premier pas. Ils y forment des personnes relais, un peu partout, et montent des ateliers de fabrication de prothèses. Tous deux, complices sans faille, constatent à chaque instant comment les rencontres et les événements sont permis par Celui à qui ils se remettent en tout. Leur force c'est Lui, reçu dans l'Eucharistie, tous les jours, quoiqu'il arrive.

Poursuivis par le KGB à Moscou, dysenterie, tornades, guets-apens, attentats, enlèvements, l'aventure s'invite à chaque instant et les conduit aussi en Colombie auprès des Mal-Aimées. Une mission surréaliste dans un monde dur et impitoyable.

Préface

Vous faites partie des gens qui ne chiffonnent pas les cœurs, mais qui les repassent. Je demande au Big Boss que tous ceux qui liront vos témoignages aient la grâce d'être contaminés.

Voilà trente-trois ans, j'ai eu la chance de vous rencontrer au Festival de l'Espérance ! Vous ne payiez pas de mine, mais votre passion et votre joie m'ont réchauffé.

Après plusieurs années parmi les lépreux, devant le constat de votre grande impuissance face à la maladie, vous aviez décidé d'agir : en inventant une prothèse réglable, avec les produits locaux, pour tous les mutilés du monde. « Notre vocation, dites-vous, a pris naissance de notre échec » !

Puis, vous êtes allés en Amérique latine, vers des femmes et jeunes filles dans l'abîme de la prostitution. Elles n'ont pas de solution pour nourrir leurs petits frères et sœurs, ou leurs propres enfants. Pourquoi ? Parce qu'elles ne savent pas travailler. On ne le leur a jamais enseigné.

Vous ne vous êtes pas lamentés sur leur sort.

Pas le temps !

Une nouvelle fois, vous avez décidé d'agir : en soutenant des apprentissages où ces jeunes femmes ont appris un métier. Aujourd'hui, elles sont 3 000 dans les 137 ateliers que vous avez fait fleurir !

À ces sœurs, ces mamans normales, aimantes, aux belles qualités de cœur, qui dans leur enfer conjuguent au quotidien le verbe s'entraider..., vous

avez offert un avenir et redonné joie, espérance et dignité.

En les sauvant, vous faites une multiplication...

Moi aussi, j'ai été sauvé par un regard. Un jour où je n'avais plus goût à la vie, où je n'étais plus capable de me regarder moi-même, je me suis rappelé ce regard qui m'a considéré, et j'ai pu dire oui à la vie.

À quelqu'un qui vous demandait comment vous fonctionnez ensemble, malgré vos différences (c'est ce qui m'a toujours frappé chez vous : cette grande disparité entre vous deux, qui non seulement n'a pas contrarié, mais au contraire, a servi votre fécondité), vous avez répondu : « d'abord on s'aime beaucoup. Notre maman nous a tellement aimés ».

Merci pour la fécondité de votre unité.

Je remercie vos parents, et le Big Boss (Dieu) de vous avoir donné la vie.

Je vous remercie d'avoir dit oui à votre sacerdoce et d'être devenus des serviteurs humbles de la vraie mission, sans jugement, ni peur d'aimer toujours plus.

Merci pour votre imagination alliant la technique et le cœur, en marche sans relâche. C'est grâce à des personnes comme vous que je crois à la Providence divine et, de tout mon cœur, je rends grâce au Big Boss.

Et suite au prochain épisode, pour une mission impossible à venir, avec LUI et avec ELLE !

Tim Guénard

Mission impossible sans ELLE



Jean-Paul II nous transmet pour les *chicas* de la rue :

**« *Allez leur dire
que l'Église et moi,
nous les aimons !* »**

Rome, 16 février 1987

Les 600 jeunes femmes de Bogota qui reçoivent cette parole de tendresse n'en reviennent pas, touchées aux larmes, stupéfaites que l'Église se préoccupe de leur sort.

Un regard d’Au-delà

“ Les vrais, les seuls regards d’amour sont ceux qui nous espèrent ¹”

« Nous avons découvert celles que nous appelons les *Mal-Aimées* de la rue, en Colombie, en Équateur et à Saint-Domingue.

Nous refusons radicalement de leur coller l’étiquette de « *prostituées* », dans le sens où on l’entend dans nos pays européens. Le contexte diffère totalement. Une chose est sûre : le parcours de chacune est extrêmement douloureux. Nous avons donc changé leur nom. D’ailleurs, presque toutes le modifient, quand elles sont sur le trottoir...

Providentiellement, il y a trente ans, nous avons pu rencontrer les Sœurs Adoratrices de Colombie qui donnent TOUT pour la réhabilitation de ces prisonnières de l’enfer.

On peut s’interroger : comment deux prêtres catholiques, même à la suite de religieuses, peuvent-ils s’approcher de quartiers si mal famés ?

Est-ce un lieu d’évangélisation pour l’Église ?

1 - Bernanos

C’est pourquoi, nous voulons vous demander une faveur : rangez vos lunettes habituelles dans leur fourreau, « il y a des choses qu’on ne peut regarder qu’avec des yeux qui ont pleuré² ». Une condition *indispensable* pour comprendre ce qui suit et entrer dans l’inimaginable !

Ce monde proscrit, qui nous était parfaitement étranger au départ, *doit être contemplé au-delà des apparences* : chaque personne humaine, sans exception, est un enfant bien-aimé de notre Père du Ciel.

C’est le regard de l’Église. »

Pères Pierre et Raymond Jaccard

Les témoignages sont authentiques, cependant ils ont été délibérément adaptés afin de préserver l’anonymat des personnes. Les noms et lieux sont donc volontairement modifiés.

Mais l’ensemble correspond à la réalité, insoutenable, même si elle débouche sur l’Espérance.

2 - Cardinal Etchegaray

I.

Des bijoux dans la marmite du diable

*«...Je suis comme un trésor...
Tout ce qui était de la nuit en moi
est devenu comme de l'or. »*

P. Claudel

Pour 3 francs !

Bogota, printemps 1978. Dix heures du matin. C'est certain, la fillette n'a pas plus d'une dizaine d'années. Elle attend, toute maigrichonne dans sa robe en coton élimé. Son gilet jaune sale compte plus d'accrocs et de taches que de boutons. Elle porte en bandoulière une mochila* de laine crasseuse, apparemment vide. Sur les teintes passées ressortent quelques dessins géométriques indiens. Du bout de ses sandales en plastique poussiéreuses, elle s'applique à en créer d'autres dans le sable de l'allée, arabesques éphémères. Le mouvement fait glisser l'épaisse natte noire, qui lui descend jusqu'au milieu du dos et qu'elle relève dans un geste gracieux.

– *Pourquoi n'es-tu pas à l'école ou à jouer avec tes copines à cette heure ?*

* *Mochila* : sac de laine typiquement colombien. Tissé à l'origine par les Indiens Arancas et portés par les hommes comme par les femmes.

Mission impossible sans ELLE

Les frères se sont rapprochés et l'un d'eux s'est accroupi pour être à la hauteur de la gamine. Absorbée par son jeu, elle ne l'a pas entendu arriver. Le petit visage sérieux, et plus ou moins mâchuré, se relève éclairé par deux yeux noirs effrayés.

D'une voix fluette et timide, la réponse fuse :

– *Je vais sur mes onze ans mais j'ai jamais été à l'école. J'pouvais pas, j'gardais les petits frères. Et maintenant...*

– *Et maintenant ?*

Raymond parle le plus doucement possible pour ne pas l'effaroucher tandis que son large sourire paternel l'encourage à poursuivre.

Un profond sanglot secoue convulsivement la petite fille qui, brusquement, fond en larmes :

– *Ma maman est morte, il y a deux jours...*

L'enfant renifle et s'essuie le nez du revers de la main – aucun mouchoir, bien sûr, dans la *mochila*.

– *Elle était très malade..., elle crachait plein de sang et on voulait pas que je l'embrasse... le dernier jour, elle m'a dit : « Lola, t'es grande maintenant, alors si tes petits frères pleurent parce qu'ils ont faim, va me remplacer tu sais où, devant le bar. Les hommes te donneront 2 000 pesos (un peu plus d'1/2 euro).*

Tandis que l'enfant dévoile son chagrin, une petite silhouette robuste, Sœur Esther, s'est assise près d'elle l'entourant maternellement de son bras. Un conciliabule à voix basse s'instaure entre elles, trop rapide pour que Raymond comprenne et trop faible pour que Pierre entende.

Des bijoux dans la marmite du diable

Mais les frères voient bientôt Lola sécher ses larmes tandis que la religieuse l'embrasse et lui indique du bras une direction. D'un bond sur pieds, la fillette court déjà dans la rue.

Ils n'ont saisi que les derniers mots :

– *Désormais, tu auras une autre mamita* !*

Les pères Pierre et Raymond plissent les paupières devant la luminosité intense du soleil. Ici, la montagne se conjugue avec le printemps et l'été à longueur d'année !

À 200 mètres, derrière eux, les *barrios de latas** tapissent les pentes environnantes. Alternance de terrains vagues aux herbes folles, parsemés de masures ça et là, ou agglomérats de taudis en tout et n'importe quoi : cannisses, planches pouilleuses et mal équarries, morceaux de tôles ondulées... L'impression générale misérable les prend à la gorge.

Soudain, la sœur qui les guide vers l'inconnu dont ils ne soupçonnaient pas l'atrocité se retourne vivement vers les deux prêtres. Elle désigne de la main :

– *Ce jardin et la rue, c'est leur domaine.*

L'œil est attiré par les déchets, sacs de plastique, paquets de cigarettes écrasés, canettes de bière vides ou soda... qui jonchent le terre-plein central du carrefour.

* *Mamita* : petite maman, petite mère (terme affectueux et populaire)

* *Barrios de latas* : bidonvilles

Mission impossible sans ELLE

Les pelouses grillées, aux allures de paillassons languissent après les *chubascos** d'avril qui ne devraient plus se faire attendre. « *En avril, aguas mil** » dit le proverbe colombien. Deux, trois arbres rachitiques, au feuillage persistant, offrent un maigre ombrage. Mais surtout, adossées à un tronc, ou assises par grappes sur le muret extérieur, elles sont là. Si nombreuses. Les frères sont abasourdis.

– *Des gamines !*

À première vue, rien ne distingue cette trentaine d'adolescentes – la plupart âgées de 15 à 18 ans – de bandes de jeunes aux abords d'un lycée européen : jeans, tee-shirts, blousons...

Pourtant, tout détonne. On sent le *manque*. Pas de sacoche scolaire, pas de maquillage, ni bijoux, ni accessoires. Pas même de cigarette. Et on est loin de la petite coupe de cheveux parfaitement "brushée". Aujourd'hui, on relèverait l'absence d'iPad, de portable...

Lola envolée, Pierre et Raymond s'approche du groupe non loin de la facade vétuste et délabrée d'une église. L'air étonné, les filles, le visage avenant, saluent poliment.

– *Buenos días, hermana** *mía... Padres !*

Visiblement, certaines reconnaissent la croix des pères, qu'ils portent autour du cou.

Sœur Esther s'approche d'une toute jeune fille, aux paupières rougies, qu'elle connaît et embrasse comme du bon pain.

* *Chubascos* : averses, pluies torrentielles

* *En avril, aguas mil* : en avril, l'eau abonde

* *Hermana* : sœur

Des bijoux dans la marmite du diable

Pierre, souriant mais direct, interroge :

– *J'imagine que tu n'arrives pas à trouver du travail ?*

Nerveuse, l'adolescente est sur la défensive.

– *Non, j'en ai pas de boulot ! Et je suis toute seule avec mon gosse. Faut bien lui donner à manger, non ! ?*

Calme, Pierre engage un dialogue libérateur :

– *Et pourquoi tu ne trouves pas de boulot dans cette si grande ville ?*

La jeune maman, au type amérindien très prononcé, confesse résignée :

– *J'sais même pas lire ni écrire, alors...*

Soudain une lueur d'espoir s'allume dans les yeux cernés. D'un geste rapide, elle rejette la mèche qui lui balaye la moitié du visage et redresse la tête :

– *Mais, si vous me trouvez un job, Padre, j'veux dire un vrai travail, j'y vais tout de suite !*

La sœur lui serre chaleureusement le bras.

– *Aie confiance, Yolanda, ça va venir, ça va venir ! Je te le promets. Les padres franceses sont témoins...*

C'est Monica qui garde ton Pepito ? Fais la bise à tous les deux. Je vous dis « à très bientôt » ; tu le sais !

Quelques hommes s'approchent, certains pourraient largement être leur père. Tendues, dans un même mouvement mécanique, les *chinitas**

Mission impossible sans ELLE

redressent le torse et prennent la pose. Mais les visages défaits gardent la marque de l'esclavage.

Le cœur broyé devant tant de misère, sans faux-semblant, les frères s'éloignent par discrétion.

Tous deux sont en état de choc, complètement bouleversés par la monstruosité de la situation !

Une petite visite au Musée de l'or ?

Retour, dans le plus grand silence, à la maison des Sœurs Adoratrices* où les frères sont logés. Raymond se pince même pour se prouver qu'il n'a pas seulement fait un cauchemar.

Non, ce n'est pas un scénario mélo des années 50. Tout est bien réel : ces pauvres gamines sont acculées à vendre leur corps pour une bouchée de pain !

– *Et en plus, dans 90% des cas, c'est pour le gosse ou les petits frères et sœurs, ajoute Sœur Esther.*

Des bouffées de dégoût les habitent. Pierre ressent l'envie d'en découdre quand il pense aux exploiters. Comment peut-on accepter des atrocités pareilles ?

La misère, le dénuement extrême, les deux missionnaires connaissent. Cela fait quand même des années qu'ils servent les lépreux, les polios, les mutilés du monde entier*... Mais là, ils ont le sentiment de toucher le fond.

* *Chinita* : gamine

* Sœurs Adoratrices : communauté enseignante qui se voue entièrement à la réhabilitation des femmes de la prostitution, exploitées

*Cf. *Mission impossible sans Lui*, Les frères Jaccard - Livre Ouvert, 2011

Des bijoux dans la marmite du diable

Les yeux verts de Raymond, désemparés, cherchent ceux de Pierre que son humour légendaire a quitté.

Tout à coup, l'histoire de saint Laurent, archidiacre, revient à l'esprit de Raymond. Au III^e siècle, arrêté en pleine persécution des chrétiens à Rome, il doit remettre aussitôt les biens de l'Église. Très calme, Laurent demande à l'officier le temps de les rassembler :

– *Pouvez-vous revenir demain ?*

Stupeur des soldats, le matin suivant, en découvrant Laurent, entouré d'une immense foule de mendiants et *guenilleux* de toutes sortes.

– *Le trésor de l'Église ? Le voilà !*

Le parallèle s'impose de lui-même. Superposition d'images, ici, c'est bien pareil, ces *chicas** martyrisées valent plus qu'un trésor à défendre.

De son côté, Pierre se remémore la proposition de la veille. Quand leurs hôtes et amis, aux petits soins, ont suggéré :

– *Voulez-vous profiter de votre petite escale à Bogota pour visiter le musée de l'or* ? Ici, c'est incontournable !*

Il revoit l'étonnement du couple colombien devant leur réaction commune instantanée – Le tourisme n'est pas vraiment un hobby du duo Jaccard, toujours à l'affût d'un autre type de merveilles :

– *Vous n'avez pas plutôt une action de l'Église auprès des plus petits à nous faire découvrir ?*

* *Chica* : fille et jeune fille

*Musée de l'or : les frères Jaccard ne le visiteront jamais

Mission impossible sans ELLE

Ni l'un, ni l'autre ne pressentent à quel point cette expédition matinale dans les bas quartiers de la capitale va faire office de détonateur dans leur mission.

Le soir même, ils vont être catapultés, pour trente ans, au service de ces jeunes *chicas* de la rue.
Pur hasard ?

Drôle de lettre

1967 – *Cher padre, je m'appelle Marta Sonia et je suis Colombienne, d'origine indienne. J'ai les cheveux noirs.*

Marta n'a pas plus de 16-17 ans quand elle écrit à Pierre ces belles lignes appliquées. Lorsqu'il reçoit le courrier, intrigué par le timbre et l'écriture enfantine de l'enveloppe, Pierre s'étonne des deux feuilles de cahier d'écolier en papier grossier :

– *Ça alors, je ne connais personne en Colombie et serais bien incapable de situer le pays dans la vaste Amérique du sud !*

Depuis 11 ans, il est chez les petits frères de Jésus, dans le désert de los Monegros, en Espagne.

Le padre est sur le point de réduire la lettre en boule et de l'expédier dans la corbeille. Pourtant, la curiosité le retient :

– *Que peut bien vouloir cette gamine ?*

Il poursuit son déchiffrement :

– *J'ai eu ton adresse par des amis à toi, missionnaires laïcs de Barcelone. Ils ont donné une*

Des bijoux dans la marmite du diable

petite retraite de trois jours à l'école et nous ont lu quelques-unes de tes lettres. Alors, voilà, ça m'a donné envie de t'écrire aussi.

– *Bon, ce n'est pas plus compliqué que ça, constate Pierre. La gosse veut un correspondant. Et un prêtre français, c'est sûr, ça épatera ses copines !*

– *Tu sais, padre, je suis d'une famille très pauvre mais j'ai pu aller à l'école car mon papa travaille chez les sœurs qui ont un collège. J'ai une de mes tantes qui est dans un hôtel de prostitution. Elle me dit souvent : « Viens avec moi Marta, pour gagner un peu d'argent. » Mais j'ai toujours dit « non » et je le ferai toujours.*

Pierre continue sa parenthèse dans le passé.

– *En fait, c'est Marta la première qui a évoqué le problème de la prostitution en Colombie ! Comme un signal de Dieu.*

Ce jour-là, la missive finit bien dans le panier, mais la carte amicale de Pierre, en guise de réponse, amorce un échange épistolaire annuel.

Comme une tradition, matérialisée par des cartes de Bonne Année, pendant plus de 10 ans !

Cap sur Bogota

1978 – Onze ans plus tard, la Fondation Raoul Follereau-France appelle les frères, basés au Cameroun où ils se dépensent sans compter pour les lépreux. Elle leur demande d'aller former des Guyanais pour créer un atelier d'appareillage prothésiste.

Mission impossible sans ELLE

– *Un de plus ! blague Raymond, ça nous changera de l'Afrique, mais on ne connaît personne en Amérique du sud. Pas même la petite Colombienne qui t'envoie ses vœux.*

– *Eh bien, ça pourrait être l'occasion ! Pourquoi ne pas faire une escale de trois jours à Bogota pour faire sa connaissance ? C'est sur notre trajet pour la Guyane française.*

Habitué à ne pas tergiverser, la décision est vite prise. Pragmatique, Pierre s'informe, guide à la main :

– *On dit que l'Eldorado colombien est le pays du printemps perpétuel, à cause de la proximité de l'Équateur. Tant mieux ! Faute de pépites d'or, on aura peut-être moins froid qu'à nos retours en France. Mais je suis quand même curieux de voir ce que ça donne à 2640 mètres d'altitude.*

Cap donc sur Bogota. L'agglomération, en pleine explosion démographique, compte alors 1 200 000 habitants. Et cela ne fait que commencer.

Deux semaines plus tard, du hublot de l'avion, les frères observent le relief, torturé, sauvage du pays. Vues du ciel, les trois chaînes de la Cordillère des Andes sont particulièrement impressionnantes :

– *Dis donc, ça ne doit pas être facile de circuler. En plus, c'est le double de la France, sans parler de la jungle qui couvre plus d'un tiers du territoire !*

– *Inutile d'avoir inventé le fil à couper le beurre pour deviner que, dans ces conditions, la pauvreté doit battre des records. Au pays de l'or !*

Des bijoux dans la marmite du diable

Raymond poursuit :

– *Justement, regarde dans la doc, Bogota compte 22% de pauvres* et 4,1% de personnes en dessous du seuil de pauvreté**. L'Église locale doit avoir un travail fou !*

Mais l'atterrissage sur le haut plateau de Bogota met fin à la réflexion.

Rayonnante de joie, une jeune femme, aux longs cheveux d'ébène joliment retenus en arrière par une barrette, s'avance vers les frères. Elle est loin d'être seule, on dirait que toute sa famille s'est donnée rendez-vous à l'aéroport pour l'occasion ! L'accueil à la colombienne.

Tous, les bras chargés de fruits, de fleurs... s'agglutinent autour des frères Jaccard.

– *Très heureux recevoir vous...*

Les paroles de bienvenue pleuvent, apprises pour l'occasion, dans un français hésitant. Marta s'empresse, son mari à ses côtés. On rit, on s'embrasse.

Le lendemain ne sera pas de trop pour échanger les nouvelles, le programme est chargé. Marta Sonia est devenue infirmière, quant à Alejandro, bel homme au regard clair, il est responsable d'une compagnie américaine de pétrole.

Avec beaucoup de délicatesse, le couple a tout prévu. Et, comme d'habitude, le duo se laisse faire par Dieu !

* Revenu mensuel d'une famille de 4 personnes inférieur à 1 125 536 pesos (420 euros).

** Revenu mensuel de moins de 45 euros par personne

Mission impossible sans ELLE

Dès le lendemain, départ pour le Centre de la lèpre à Agua de Dios*. Tout est même programmé par le Ministère de la Santé pour qu'ils rencontrent médecins, chirurgiens et sœurs lépreuses. Premier contact en lien avec leur mission actuelle, avant que les choses prennent un tour très inattendu !

En tous cas, cette chaleur, cette spontanéité, c'est la Colombie qui révèle son cœur...

**« Sœur Esther,
nous allons vous aider ! »**

Malgré une escale vécue au pas de charge, le dernier jour offre un peu de temps libre. Et, puisque les frères dédaignent le fameux musée de l'or, Marta les conduit chez les Sœurs Adoratrices.

Voilà comment le duo a fait la connaissance de cette communauté enseignante, hors normes. Elle envisage de se vouer entièrement à la réhabilitation des femmes exploitées de la rue. Son objectif : les sortir de la prostitution !

Ni verbiage, ni théories fumeuses. Pas de lutte des classes ou théologie de la libération. L'énergique Supérieure Provinciale, Sœur Esther, a un plan. En pleine force de l'âge – 50 ans – elle ne laisse rien au hasard.

Tout de suite, les frères se sentent en grande proximité avec la supérieure. Chaque fibre de son

* Cf. *Mission impossible sans Lui* raconte notamment leurs nombreux retours pour opérer et appareiller les lépreux à Agua de Dios, Contratación (au nord)...

Des bijoux dans la marmite du diable

être est tendue vers le même but. Rien ne l'arrêtera sur cette voie.

Visiblement, leur source est la même : l'Évangile. La fougue avec laquelle elle prend fait et cause pour ses protégées, le feu qui l'anime, l'amour qui émane de toute sa personne leur rappelle Mère Teresa, version latino et son secret :

– *Les frères, laissez Dieu agir en vous !*

À peine mise en contact avec eux, c'est Sœur Esther qui a aussitôt organisé la petite expédition matinale au jardin public. Elle savait ce qu'elle faisait !

Ils en reviennent tout juste, complètement chamboulés. Et ils n'ont pas fini d'être secoués.

Dans les locaux de la congrégation, on leur présente trois *chicas* de la rue, invitées à déjeuner ce jour-là. Les religieuses leur ont raconté la vie de baroudeur du duo, au service des lépreux, et leur grand amour des plus petits.

De son côté, Pierre s'interroge sur la marge de manœuvre des sœurs :

– Quels sont leurs moyens d'action ? De quels appuis disposent-elles ?...

– *Padre, je pourrais vous parler ?*

La plus jeune des *chicas*, très réservée, Yiseth, interrompt pourtant ses réflexions et accroche timidement le bras de Pierre.

Pour la mettre à l'aise, Pierre fait quelques mètres avec elle jusqu'au petit oratoire dressé dehors au milieu des roses et des géraniums.

Petite et malingre, sans aucun apprêt, le côté *nature* accentue l'aspect enfantin. Les cheveux frisés, ramenés en arrière, encadrent un visage aux

Mission impossible sans Lui

traits un peu brouillés et font ressortir l'expression mêlée d'innocence et d'extrême angoisse. Le frère n'oubliera jamais ses confidences à l'impact fulgurant.

– *On dit que j'les fais pas mais j'ai 15 ans, Padre. J'ai jamais connu mes parents. En tous cas, j'ai pas d'souvenir d'eux et pas de famille.* Baissant la tête, Yiseth poursuit :

– *Depuis trois ans, j'suis dans le milieu que la sœur a dit et j'ai honte.* Sa voix, passant à un registre plus aigu, se met à trembler. Quelques larmes brûlantes jaillissent :

– *Mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ? J'sais pas lire et pas plus écrire... 17 fois, non 18 fois, on m'a vendue à une casa de cita*.*

La petite sanglote maintenant :

– *Je m'suis encore taillée... mais c'te fois, j'veux pas y retourner. JE-VEUX-PAS ! »*

Elle crie presque et ponctue ses mots de petits coups de pied rageurs dans la bordure de ciment de la plate-bande.

Yiseth renifle profondément et fixe sur le père ses yeux, comme décolorés par les larmes mais très expressifs, pleins d'espoir. Jouant son va-tout, elle supplie :

– *Padre, est-ce que vous pouvez dire aux sœurs de m'garder ? Même si y a pas de place pour moi à l'atelier... ?*

Ébranlé, Pierre regarde l'adolescente droit dans les yeux. Puis, gravement, trace une petite croix sur le front d'Yiseth.

– *Je te le promets, tu m'entends, je te promets*

* *Casa de cita* : maison de passe

Des bijoux dans la marmite du diable

qu'on va te garder ici. Je vais en parler tout de suite aux sœurs avant mon départ.

Quelques instants plus tard, Marta et Alejandro viennent chercher le duo pour le conduire à l'aéroport. Les frères, noués devant tant de souffrance, remercient et bénissent la petite communauté.

Chacun pressent qu'il ne s'agit que d'un au revoir.

Sur le pas de la porte, Sœur Esther tient la main d'une Yiseth, radieuse.

D'une voix ferme et décidée, Pierre apostrophe la provinciale :

– *Sœur Esther, nous allons vous aider !*

Coup d'envoi de l'Église

– *Seigneur, dans quoi nous embarques-tu ?*

Durant les 10 heures du vol retour vers la France, la question revient en boucle dans le cœur des frères. Le monde de la prostitution, c'est de l'inconnu total ; ils n'en ont aucune idée. Ils savent seulement que ça existe. Point.

Les pères Jaccard ne sont pourtant pas du genre à se laisser déstabiliser. Est-ce que Raymond n'est pas devenu chirurgien des lépreux avec, au départ, une très vague formation d'infirmier datant du service militaire pour tout bagage médical ?

– *À qui demander conseil ?*

– *Oui, pas question d'improviser, cette mission est trop spéciale.*

– *Le père Talvas !*

Mission impossible sans ELLE

La réponse a jailli presque simultanément, une fois de plus. Ce père, un ami de longue date des frères, a créé le *Nid** en France, en 1943. On ne peut trouver meilleur interlocuteur. Lorsqu'il était aumônier d'Action Catholique Ouvrière, il a découvert la misère des personnes alcooliques et des femmes prostituées. Tous, enchaînés, aspirant à la liberté d'une autre vie. Alors, il a tout consacré à leur service pour permettre leur réinsertion.

À peine sur le sol français, Pierre et Raymond sautent sur leur téléphone :

– *Est-ce que tu peux nous aider ? Comment peut-on se préparer pour aborder ce monde de la prostitution ? Nous sommes ignares à ce sujet. Comment choisir les meilleurs moyens pour aider les femmes – même des fillettes tu te rends compte ! – à s'en sortir ?* »

Un grand éclat de rire chaleureux leur parvient :

– *Parmi les prêtres que je connais, vous êtes bien les plus prêts pour aider ces personnes. Votre vie avec les lépreux..., tout aussi pauvres et rejetés par la société, c'est la meilleure école de formation ! Plus encore, vous êtes des hommes d'adoration, il n'y a pas mieux pour ce service.*

La conversation se poursuit. Bénéficiaire de l'expérience du père rassure les missionnaires.

Il n'est pas question de prendre la moindre initiative sans être envoyés par l'Église. Bien entendu !

Ils contactent Monseigneur Zoa, archevêque de Yaoundé. Il les connaît très bien, c'est sous son autorité qu'ils s'occupent des lépreux et polios au

* Le Nid : association pour aider les personnes de la prostitution à s'en sortir et promouvoir leur réhabilitation

Des joyaux dans la marmite du diable

Cameroun. D'une grande bonté et perspicace, il va les soutenir. Ils en sont sûrs à l'avance. Comme toujours, il les accueille avec un large sourire et la pointe d'humour qui le caractérise :

– *Quelle chance j'ai, moi, un évêque noir, d'avoir des missionnaires blancs !*

Tous deux racontent longuement la désolation dont ils ont été témoins et le courage des sœurs de Bogota. L'évêque abonde dans le même sens :

– *Je vous détache dans ce milieu de la prostitution de Colombie et d'Amérique latine. C'est l'Église qui vous envoie. Tenez-moi bien au courant quand vous aurez l'occasion de poser les pieds à Yaoundé. C'est toujours une grande joie de vous accueillir.*

– *Et d'un*, pense le duo, quand l'accord tombe, sans réserve.

L'évêque n'a pas hésité, il sait la clarté d'âme de Raymond et Pierre. Et leur don d'eux-mêmes. Total. Tant d'années au service des parias de l'humanité au Cameroun et ailleurs, cela ne s'improvise pas !

Pour que Monseigneur Zoa soit au courant de tout ce qu'ils font – c'est leur priorité – ils lui adressent un compte-rendu régulier ainsi qu'à chaque évêque d'Équateur, de Colombie et de Saint Domingue, qu'ils ont contactés avant de commencer quoi que ce soit.

Le doigt dans l'engrenage

– *Et de deux*, il reste à informer les amis fidèles d'Europe et du Canada pour les sensibiliser à l'immensité de la tâche qui va sûrement les mobiliser.

Mission impossible sans ELLE

Pourtant, à leur grande surprise, la réunion du petit comité se passe mal. Dès que le mot « prostitution » est prononcé, des visages se ferment. Le projet des frères d'élargir leur aide aux petites victimes colombiennes, est rejeté par certains. C'est sans appel. Quelques-uns des plus engagés se retirent :

– *On n'aide pas ces personnes-là.*

Pierre et Raymond, profondément blessés, se remémorent la scène du jardin public, la détresse de Yolanda, de Yiseth et celle de la petite de 11 ans ! Ils ont le cœur transpercé :

– *Comme il est difficile à des chrétiens d'être... chrétiens !*

Pourtant le message de Jésus, dans l'Évangile, est limpide :

– *Qui accueille un de ces petits en mon nom, c'est Moi qu'il accueille. Qui vous rejette, Me rejette.*

(Matthieu 18,5 et Luc 10,16)

Habité par la tristesse, Raymond lâche inconsciemment ce mot d'esprit :

– *Quand on commence à mettre le doigt dans l'engrenage, c'est normal que ça saigne !*

Plus que jamais le tandem applique la consigne du père Talvas : enfouir cette mission très spéciale dans l'adoration.

Impossible à expliquer humainement, mais constat habituel, les effets ne tardent pas. En effet, malgré ce faux pas, l'unité de ceux qui restent se renforce et permet même d'aller plus loin.

Bâtisseurs de ponts, les frères sollicitent alors tous leurs amis d'Europe. En quelques années, ils

Des bijoux dans la marmite du diable

créent une association officielle : *Un P.A.S.* avec les frères Jaccard* pour soutenir toutes leurs missions. Sans exclusion.

Dans la foulée, ils confient à la prière des grands malades toutes les actions à venir.

Mais pour l'instant, comment agir ? Tout reste encore bien théorique.

Premier impératif, il faut commencer par découvrir le monde de la *galería**. Univers implacable et déroutant, où la misère, qui semble indéracinable, a pignon sur rue et génère un esclavage sans limites.

Galerie de galère

Bogota, Cali, Barranquilla, Manizalès... Quasiment pas une ville, des plus grandes aux plus modestes, sans ses quartiers de *galería*. Un peu comme Paris et son Pigalle... Mais le contexte diffère radicalement.

Galería, galère*... difficile de ne pas associer ces deux mots à l'étymologie divergente. Ce n'est pas seulement leur assonance qui justifie le rapprochement ; la *galería* colombienne, c'est l'ensemble du monde de la prostitution, son establishment... une vie de galère.....

*P.A.S. : **P**rier, **A**imer, **S**ervir- association, créée en 1991, par les frères, avec l'aide d'amis pour soutenir les missions auprès des lépreux, enfants handicapés, réfugiés et victimes de la prostitution en Colombie.

* *Galería* : galerie, selon l'origine italienne. En Colombie, représente tout le monde de la prostitution

* Galère : origine catalane. Représente toutes les « galères de la vie »

Mission impossible sans ELLE

..... (suite)

Ça bouge à Besançon

Et depuis que les amis de l'hexagone sont mobilisés, c'est l'effervescence.

Les traditionnelles journées d'amitié de Besançon, consacrées depuis 1966 aux lépreux et polios, élargissent leur horizon aux *chicas* sud-américaines de la rue et s'étalent sur tout un week-end.

Les témoignages, souvent bouleversants, se succèdent. Cinq cents !

Parmi les invités exceptionnels de tous horizons, les célèbres Jean Vanier, Alexandre Ogorodnikoff*, Nicolas Buttet, Jorge Valls, Tim Guénard, le professeur Lejeune, les Pellerin*... bousculent toujours positivement une assistance en perpétuelle augmentation.

* *Negocios* : bordels

* Un moyen de plus pour tenir les chicas qui doivent rembourser le maquillage !

Des bijoux dans la marmite du diable

En 1983, Michèle Guénequen, ex-prostituée au langage vert et à la gouaille parisienne, fait sauter quelques tabous des *bien-pensants*, ouvrant à la compassion. Soixante ans, le visage marqué par la souffrance d'une enfance de misère jusqu'au calvaire d'un esclavage adulte, elle captive l'auditoire. Ses paroles font mouche : dix années de trottoir, à Pigalle et Barbès sous la férule barbare de proxénètes, puis rencontre avec des jeunes de la J.O.C.* et c'est le virage à 360°. Elle devient infirmière et consacre toutes ses forces à l'association du Nid.

Une femme de feu

Quelques années plus tard, tout aussi fulgurants, les témoignages des sœurs Esther et Luisa, relatant la vie de leurs protégées colombiennes, réveillent une assistance bien loin d'imaginer de telles conditions de vie. Ils déclenchent une prise de conscience mobilisatrice. Chacun veut participer à la dynamique lancée.

À l'entrée de l'école primaire de ses enfants, devant l'affichette qui annonce leur venue, Pascale s'était interrogée :

– *Si je peux les rencontrer, peut-être qu'elles pourront intervenir pour faire avancer notre dossier d'adoption.*

En effet, elle et son mari, Georges, tentent, depuis plus d'un an, de donner une petite sœur colombienne à leurs trois enfants. Pascale, informée

* *Trabajo* : travail

Mission impossible sans ELLE

par une amie des frères, instit., des coordonnées de Pierre lui téléphone :

– *Bonjour mon Père, est-ce que je pourrais voir les intervenantes... ?*

Pas le temps d'épiloguer, interloquée Pascale entend :

– *Tu veux rencontrer les sœurs de Colombie ? Écoute Pascale, elles viennent loger chez toi demain soir !*

– *Oh !!!!*

Pascale raccroche, ahurie. La familiarité, le tutoiement immédiat, c'est comme s'ils la connaissaient déjà.

Silence.

Puis, c'est la frénésie pour tout préparer : une seule journée pour s'organiser et faire de la place à la maison. Mais le résultat est là, Pascale est heureuse de cette rencontre avec Sœur Esther :

– *Une vraie femme de feu !*

Voilà une prise de contact qui débouchera sur un investissement sans faille de la jeune femme dans l'association *un PAS avec les frères Jaccard*. Elle sait transmettre son enthousiasme, comme à son frère, Philippe, l'actuel trésorier.

Mais, pour l'heure, point d'orgue des festivals, on met en place une nuit entière d'adoration où chacun peut se relayer devant le Saint Sacrement. Le dimanche réunit les centaines, vite devenus des milliers, de participants dans une Eucharistie priante, marquée par la joie. Et c'est bien sur ce socle spirituel que s'ordonnent les manifestations.

**Campesino* : paysan

*Des bijoux dans la marmite du diable***La fourmilière des apprentis pros !**

Heureusement, les bonnes volontés sont nombreuses pour une organisation à une échelle qui, d'année en année, ne permet plus les approximations.

Les militaires de la base de Besançon apportent un précieux concours. Ainsi, le colonel Alain prête des containers à eau chaude et de grandes tentes.

Pour la logistique et l'accueil, c'est Jacqueline la grande responsable. Un poste énorme. Il faut dire que, fait rare, chaque festivalier est reçu tout le week-end gratuitement. Logé chez l'habitant ou dans les 200 chambres d'hôtel, offertes par une chaîne. Des congrégations hébergent aussi plusieurs participants.

Le nombre des personnes grandit à vue d'œil et les cinq dernières années, pour faciliter les trajets et diminuer les coûts, les bus de la ville proposent gracieusement le transport de la gare jusqu'au palais des sports, alloué lui-même sans frais par Robert, un grand ami de Zaza.

De plus, non seulement le logement est pris en charge mais aussi les repas !

Par ailleurs, il s'agit de prévoir la collecte de fonds pour l'association du *P.A.S*. Des ventes en tous genres sont donc prévues, une façon pour tous les festivaliers de contribuer, à la mesure de leur portefeuille et générosité, à l'action missionnaire

* *Basuco* : extrait de résidus de coca grossièrement raffiné

* *Sicario* : tueur

* *Gamines* : enfants des rues, souvent en gangs de voleurs, touchés par la prostitution

Mission impossible sans ELLE

des frères. Là encore, les étalages sont alimentés uniquement par des dons.

La variété et l'ampleur des produits proposés époustoufflent.

Chacun peut faire son choix parmi une multitude de gâteaux, confectionnés en grand nombre par Claude, un pâtissier de la ville, les 200 saucisses de Morteau du charcutier d'Avoudrey ou des tonnes de cancoillotte, livrées par la laiterie de Montferrand...

De son côté, Thérèse-Marie, sœur adoptive du duo, a lancé un artisanat de bougies florales. Avec sa grande discrétion, ce n'est pas elle qui se plaindra des conditions difficiles dans lesquelles elle en fabrique inlassablement des centaines, enfumée dans un réduit minuscule. Elle persévère, plus que motivée par la détresse des protégés de ses frères. Les bénévoles, au dévouement sans limite, se multiplient tels Aline, Jean, maman Germaine, Danièle, la parisienne Marie-Thérèse, Béatrice, Pascale et tant d'autres, connus ou inconnus...

Leur bonheur, c'est la joie des *chicas* qui ne sont pas avares de remerciements et les exploits réalisés à l'autre bout du monde.

Les pères René et Noël, en pleine communion avec les frères Jaccard, apportent leur amitié fidèle, si précieuse.

Zaza manager et réparateur

Xavier, alias Zaza, le jumeau de Raymond, fonce aussi dans l'aventure :

* *Muchacha* : fille ou jeune fille

Des bijoux dans la marmite du diable

– *OK, j'ai compris ! Je veux bien vous trouver des sous pour votre nouvelle « opération » colombienne, mais pour les démarches, il faudra vous débrouiller comme des grands. Je n'ai pas l'intention d'aller en Colombie ! Primo je ne parle pas un mot d'espagnol, « deuzio » vous me donnez déjà assez de boulot en France et en Afrique. Avec tout ça, mes pendules et mes horloges, ça n'avance guère.*

Ça retarde plutôt ! conclut-il avec son humour perpétuel.

En effet, Zaza, marié, père de famille nombreuse (huit enfants), est à la tête d'une petite entreprise familiale d'horlogerie dans le Doubs, c'est le missionnaire Jaccard numéro 3. Avec son cœur d'or, il fait des prouesses pour ses frères. Du Cameroun au Tchad, en passant par le Vietnam, il se dépense en mille et une occasions technico-administratives. Mais toute la famille a largement retroussé ses manches, parents compris : « *maman Simone et papa Ernest* », si aimés.

Le management des journées d'amitié de Besançon, Zaza y participe depuis longtemps, comme pour la location de salles chez les sœurs du Refuge..., pour zéro centime.

Mais là, devant la grande misère des petites *mal-aimées* de la rue, débordé ou pas, il craque : d'abord acheter des machines à coudre aux Sœurs Adoratrices. Attention au voltage !

Zaza s'active et répare de ses doigts d'orfèvre toutes les vieilles SINGER, ou autres, hors d'usage de Franche-Comté. Une façon de constituer un

* 3000 pesos : un peu plus d'un euro

Mission impossible sans ELLE

début de cagnotte. Mettre plus que jamais toutes ses relations dans le bain, il connaît. À commencer par les vieux copains de classe comme Robert. Il est devenu député ? Tant mieux ! On ne résiste pas à Zaza.

L'ensemble des initiatives permet de recueillir une petite fortune, eu égard aux coûts beaucoup plus modestes de toutes les entreprises à l'autre bout du monde, notamment en Colombie.

Au fil des années, il ne s'agit plus seulement d'y permettre le démarrage d'ateliers d'apprentissage et d'assurer les salaires des formateurs. Les Sœurs Adoratrices passent à un autre stade : la construction de maisons pour un tarif qui n'a rien à voir avec ceux d'Europe !

Outre les actions au service des lépreux..., les perspectives s'orientent vers les *chicas*, pour permettre à un maximum de changer de vie ! Investissement personnel permanent pour les pères qui donnent des conférences à chaque passage en France, Belgique, Canada, Allemagne... – où les franciscains prennent en charge tous les frais de voyage dans le monde entier – comme chez le père Rolland, de Bonn, supporter fidèle.

Un œuf de Pâques très particulier

Retour à Besançon, gare Viotte.

Pierre et Raymond sont heureux comme des gamins. Le festival a fait un tabac pour les filles de Colombie ! Cette année, la présence de Sœur Esther n'y est pas pour rien.

Dans le sac de voyage de Pierre, une belle liasse

Des bijoux dans la marmite du diable

de dollars fournit le confort d'un oreiller quand le balluchon est posé sous la tête.

– *Sœur Esther va jubiler !* songe Pierre, *Pas pour elle, mais pour toutes les chicas qui pourront être sauvées.*

Au centre du hall animé de la gare, le duo croise de nombreux amis, venus les saluer avant leur envol ou leur confier quelque message de dernière minute. Chaleureux, comme d'habitude, Pierre et Raymond posent les sacs à terre pour aller au-devant d'eux, les bras grands ouverts.

Heureusement, Pascale est là qui veille, vigilante et amusée :

– *À chaque départ, c'est la même chose, je suis obligée de mettre un pied dans l'anse de chaque bagage, dès que les frères tournent le dos. Ils sont aussi insouciants l'un que l'autre !*

Plus tard, Pascale se souviendra même :

– *C'est comme ça, qu'en Inde, le sac de Raymond qui contenait une caméra pour prendre des films pour les futures conférences, s'est volatilisé en un clin d'œil. Je n'étais pas là pour monter la garde.*

Londres, l'heure de l'embarquement approche. Dernier contrôle de douane :

– *Rien à déclarer ?*

– *Rien*, répondent en chœur les deux frères.

Apparemment la réponse ne suffit pas.

– *Passez-moi votre sac*, demande le douanier à Raymond qui s'exécute.

– *Zut alors !* songe Pierre, *on n'avait pas pensé à ça. Et tout ce fric dans mon bagage... On va me prendre pour un trafiquant de devises ! Ou alors, ils*

Mission impossible sans ELLE

vont se contenter de fouiller l'attirail de Raymond. La vieille caméra, ça ne craint rien.

Me voilà bien. Sainte Mère de Dieu, ne me laisse pas tomber. Après tout c'est ton affaire ; ces sous c'est pour Sœur Esther et ses pauvres gamines.

Pierre est interrompu dans ses réflexions :

– *Votre sacoche, s'il-vous-plaît.*

– *Sainte Marie !... À la grâce de Dieu !* gémit-il intérieurement en la déposant sur le comptoir. Le fonctionnaire fait glisser rapidement la fermeture éclair.

– *Aïe ! Aïe ! Aïe !*

La pile de billets, rebondie, est là, bien en évidence, emballée dans du papier journal, tenue par un élastique. Le tout trône sur le dessus du pyjama. Entre le rasoir et la trousse de toilette, on ne voit que la liasse, dodue, ostensible, provocante. Comme paralysé par l'appréhension, Pierre a tout de même la cervelle qui carbure à 100 000 volts :

– *Vite, vite. Qu'est-ce que je vais dire ?*

– *Que j'ai complètement oublié qu'on aurait dû faire un virement ? Il n'y a pas plus vrai mais ça ne passera jamais. Faire l'imbécile qui ignore tout ? Ça ne passera pas plus !*

Tout à coup, la stupeur le saisit.

Il observe les gestes du contrôleur qui vient d'attraper le paquet suspect et l'a posé sur la table. En silence, celui-ci inspecte consciencieusement le reste des objets. Le linge est palpé avec soin, la trousse de toilette et celle du rasoir électrique sont ouvertes et examinées attentivement.

Rien de compromettant.

Des bijoux dans la marmite du diable

L'homme rentre, un à un, les éléments sortis, vérifie le réveil de voyage. Voilà, tout y est.

Alors, médusé, Pierre voit le douanier qui saisit le paquet de dollars, toujours bien fermé, et le remet en place, benoîtement, comme s'il s'agissait d'une vulgaire tablette de chocolat... :

– *C'est bon, vous pouvez y aller.*

Le tandem remercie en s'efforçant de garder l'apparence de dignes ecclésiastiques. Mais, à peine, installés dans leur siège d'avion, un fou-rire incompressible les secoue. C'est comme s'ils avaient vécu un sketch de Laurel et Hardy !

– *N'empêche*, dit Pierre, qui vient de raconter sa panique intérieure, et son abandon final à la Vierge Marie, *si un jour, j'écrivais mes mémoires, j'intitulerais le bouquin : « Mission impossible sans Elle. » Si Marie n'avait pas frappé le douanier de berlué, on n'aurait pas pu prendre ce vol. La facture de notre inconscience aurait été salée !*

Et joignant le geste à la parole :

– *Elle a bien droit à un chapelet de reconnaissance*, il tire le sien de sa poche.

– *Même deux*, ajoute Raymond en riant encore.

À l'arrivée, la joie de Sœur Esther fait plaisir à voir. Elle bat des mains comme une petite fille

– *Gloria a Dios, y a su misericordiosa Providencia*!*

Padres, vous vous souvenez du terrain que je vous ai montré l'an dernier, juste derrière le couvent,... avec la misérable baraque de l'abuela ? Je rêvais de l'acquérir pour y construire enfin un bâtiment fonctionnel avec des ateliers pour*

Mission impossible sans ELLE

les muchachas mais la vieille dame ne voulait pas vendre. Et puis, nous n'avions pas l'argent.

Figurez-vous que la semaine dernière, la grand-mère est décédée. On vient de mettre la pancarte « à vendre » sur sa mesure ! Et aujourd'hui, vous jouez aux Pères Noël en apportant les étrennes pour l'acheter !

Sœur Esther jubile.

Pierre et Raymond, tout sourire, sont rayonnants. Pince-sans-rire, Pierre objecte :

– À la nuance près, chère petite sœur, que vu la saison, plutôt que des étrennes, c'est un œuf de Pâques...

Celui invisible de la Vierge !

Festival d'espérance, version latino

Devant le succès des festivals à Besançon, le duo réagit comme un seul homme :

– C'est ça qu'il faut en Colombie, avec nos gamines. En l'adaptant évidemment ! Ça sera la bonne occasion d'en rassembler un maximum. Et les sœurs ne demanderont qu'à nous aider.

Dans la foulée, l'idée fait son chemin rapidement, d'autant plus que les sœurs pensaient aussi à

Des bijoux dans la marmite du diable

rassembler les *chicas* pour un temps de détente et de fête, spécifique pour elles. Qu'elles puissent toutes se découvrir aimées.

Une première inattendue à Manizales

1988 – Mettre en place de vraies réjouissances, alors que la prostitution bat son plein, ne risque-t-il pas d'être vécu comme une provocation ? Le contexte est, pour le moins, inattendu !

Tout commence par une invitation soignée, adressée à chacune des 80 filles conviées par Sœur Gabriella qui connaît la plupart.

Sur le petit mot, en belles lettres :

*JOURNEE DE LA ESPERANZA Y LA AMISTAD**

Tu as beaucoup de prix aux yeux de Dieu.

Il t'invite chez Lui pour une grande fête.

Nous aussi, nous t'attendons.

Les Sœurs Adoratrices et les Pères Jaccard

Objectif : se retrouver dans une ambiance amicale, tranquille, de Paix et d'Espérance.

– Eh ! Les sœurs organisent une fiesta, c'est pour tout le monde. Viens. Tu verras, ce sera sûrement sympa. C'est pas tous les jours qu'on peut avoir la paix et être entre copines. Tout est gratuit... et puis, les sœurs et les frères, ils sont super.*

Le bouche-à-oreille fonctionne, les 80 *chicas* se retrouvent 138 au rendez-vous.

C'est la Fête !

Dans une telle journée, l'accueil chaleureux est crucial.



..... (suite)

IV.

Mission impossible sans elles

*« Si les autres te tournent le dos,
nous, nous te donnons la main ! »*

Sainte Maria-Micaela



D'abord une visite au Patron !

Quand ils voient le chemin parcouru avec les sœurs, les souvenirs de Pierre et Raymond affluent. Ils revivent avec émotion leur toute première entrevue.

1978 – Simple et extraordinaire à la fois cette rencontre avec les Sœurs Adoratrices dans leur habit gris !

Tout commence par le vrai contact qui s'établit très profondément avec Sœur Esther. Ils sont soufflés par cette femme toute simple et pleine de fougue dont le sourire frappe par sa chaleur. La grande dame transparait derrière la profonde humilité. Ce matin-là, dès qu'elle est sortie, adultes et enfants se sont jetés sur elle comme une volée de moineaux.

Dans l'immédiat, ils sentent tout de suite une grande communion d'esprit et de cœur. Clairement, le Seigneur fait le lien ; quoi de plus fort ?

Il faut dire que la provinciale des Sœurs Adoratrices*, n'y va pas par quatre chemins quand elle les accueille pour la première fois. Avec elle, on ne tourne pas autour du pot :

– *Voulez-vous aller à la chapelle ?*

Une entrée en matière qui les ravit d'emblée. Le centre de gravité est bien le même :

– *Tout commence avec le Patron !*

Au 20 de julio : les mamas

Ce jour-là, le partage du repas communautaire, à l'invitation de la religieuse, a fait date dans leur vie. Pendant le déjeuner Yiseth s'est tue, intimidée et très respectueuse, comme Renata et Virginia. Toutes trois, installées autour de la table à côté des sœurs, observent avec grande attention, les prêtres français.

Entre les galettes de maïs et les bananes broyées en purée, les sœurs Luisa et Esther expliquent abondamment la vocation atypique de la congrégation : se mettre au service des filles dans les bars, maisons de rendez-vous et hôtels de prostitution du quartier sud de Bogota.

Tout de suite, on voit qu'elles connaissent bien *leurs* filles et les aiment comme une mère, ses enfants. D'ailleurs, les protégées accueillies si maternellement, ne s'y trompent pas ; beaucoup les appellent : *mama*.

On les comprend, c'est bien le seul endroit, pour la plupart, où elles reçoivent un tel crédit de confiance et tant d'amour. Hier matin encore, une femme est arrivée au couvent, complètement ivre. La seule réaction d'Esther a été de proposer :

– *Va dormir dans mon lit, après tu iras mieux.*

– *C'est l'amour à portée de main*, diront d'elle les frères quand ils la connaîtront. Un amour sans limite !

Mission impossible sans ELLE

Toutes le savent, même si elles replongent, elles seront accueillies à bras ouverts, à leur retour. Ni reproches, ni représailles, les sœurs les embrassent sans restriction.

Tout en passant les plats, l'eau ou le pain, Sœur Esther expose le calvaire vécue par les jeunes filles. Ancienne professeur de philosophie, elle analyse la situation de façon très réaliste avec une grande justesse. En Colombie l'extrême pauvreté représente le premier des fléaux.

Dix millions de personnes sont en dessous du seuil de pauvreté. Et, question de vie ou de mort, les *muchachas* se prostituent pour que leurs enfants ne meurent pas de faim.

Avec sobriété, la supérieure achève par quelques mots indignés, prononcés avec force, et montrant toute sa compassion :

– *Elles manquent même de l'indispensable pour vivre et ne reçoivent de la société que reproches et mépris.*

Une attitude hostile qui renforce le sentiment de honte, bien ancré chez chacune, du fait de ce *travail* qui n'en est pas un.

Première réaction instinctive, les frères Jaccard sont démoralisés devant toute cette détresse. De leur côté, touchées par la grande affection qu'elles perçoivent dans les propos tenus, les filles se taisent, un peu impressionnées par ces Padres en qui les sœurs ont une telle confiance.

Elles savent qu'elles peuvent compter en tout sur Sœur Esther qui a le chic pour montrer à chacune qu'elle est unique.

– **TOUTES DÉSIRENT S'EN SORTIR !** ponctue

Autoroute de la misère

énergiquement la supérieure qui sait combien ces filles sont torturées, au sens propre.

Maria - Micaela, marquise et sainte !

On arrive déjà presque au dessert quand Esther raconte l'origine de tout :

– *Dans les années 1850, en Europe, la prostitution avilit et marginalise un bon nombre de femmes. Devant l'ampleur de cette souffrance, sainte Maria-Micaela, notre fondatrice*, s'est sentie appelée à leur consacrer toute sa vie. "Si les autres te tournent le dos, nous, nous te donnons la main" disait-elle.*

Pour ces mal-aimées de la rue, elle a l'intuition qu'il faut fonder une congrégation, à leur service, pour les réhabiliter en leur donnant les moyens de vivre autrement, de retrouver leur dignité de femme. C'est de là que tout est parti.

Esther continue, intarissable quand il s'agit de ses protégées :

– *Point de départ de toute action, notre fondatrice demandait de passer beaucoup de temps en adoration. Aujourd'hui, le Saint Sacrement est exposé du matin au soir. Pendant que deux sœurs prient en présence de Jésus dans l'Eucharistie, d'autres vont dans les rues à la rencontre des chicas.*

Ce qu'elle ne développe pas, c'est que la communauté revient de loin. Le charisme de sainte Maria-Micaela était un peu oublié. Aux quatre coins du monde, les sœurs s'occupent surtout de collègues

Mission impossible sans ELLE

chics et de leurs élèves favorisées. Objectif premier : être de bonnes enseignantes.

C'est pourquoi, depuis quelque temps, les sœurs Luisa et Esther essaient de recentrer leur communauté sur sa vocation première.

Cette manière d'agir rejoint totalement celle des frères :

– *Nous sommes frappés par ces religieuses qui associent messe/adoration et présence auprès des plus pauvres.*

Un vrai chef d'entreprise

Avec l'ardeur d'une mère qui plaiderait pour ses enfants, la sœur présente maintenant, sans retenue, leurs rêves au tandem attentif. On voit que les religieuses connaissent parfaitement les besoins de leurs protégées :

– *Nous avons monté un embryon d'atelier de couture avec deux machines à coudre. Il serait bon de créer des ateliers d'apprentissage. Il en faudrait des centaines pour que...*

Elle martèle avec force :

– *Toutes-toutes-toutes apprennent un vrai métier et puissent gagner leur vie. C'est la seule solution pour qu'elles se libèrent de l'esclavage, se reconstruisent et retrouvent leur dignité de femmes.*

L'esprit pratique, Esther va plus loin. Tout est programmé dans sa tête : d'abord aller chercher les filles dans les quartiers où elles croupissent, tenter de les convaincre qu'elles peuvent apprendre un métier. Pour cela trouver les moyens financiers pour créer les structures de formation nécessaires :

Autoroute de la misère

locaux et machines à coudre, à broder, etc.

Enfin, créer une unité de production. Taillée pour être chef d'entreprise, on dirait qu'elle a littéralement photographié dans son esprit une usine française dont elle reproduit intégralement la description.

Aucune idéalisation, la religieuse part du concret, souple, prête à s'adapter au réel. Dans la foulée des projets évoqués, elle voit déjà comment transformer un coin de banlieue. Tout est prévu, du macadam aux petites maisons accolées les unes aux autres, en passant par les patios, les égouts... Elle connaît même le coût des terrains vagues dont elle a fait tester la qualité de l'eau.

La supérieure parle en visionnaire. Et encore, ils ne savent pas à cet instant, que tout ce qu'elle anticipe avec précision comme devant être mis en œuvre, le sera vingt-cinq ans plus tard, dans les moindres détails. Elle saura drainer puissants et petits derrière son projet.

SIDÉRANT !

Là, le duo expérimentera, une fois de plus, à quel degré de justesse lumineuse l'inspiration de l'Esprit Saint peut conduire qui s'en remet à Lui. Sous son action, tout sera réalisé exactement comme Esther l'a prévu.

Pour l'instant, la maîtresse femme conclut :

– *Comme je vous l'ai dit, aujourd'hui nous n'avons qu'un petit atelier de couture. Si nous avions plus de possibilités...*

Sœur Esther et le tandem, symbiose

Le silence s'installe.

Pour les frères, c'est clair : cette rencontre n'est pas fortuite. La Providence les a clairement conduits auprès de cette âme sœur pour soutenir la démarche entreprise, sans grands moyens, avec un courage qui force l'admiration. Pierre pense :

– *Elles vivent exactement ce que l'on connaît auprès des lépreux.*

De son côté, la supérieure ressent tout de suite une grande proximité avec les frères Jaccard :

– *Leur amour de l'Eucharistie, leur expression d'adoration devant le Saint-Sacrement et leur délicatesse à l'égard des filles, tout me montre que ces prêtres sont hors du commun. J'en suis convaincue, leur venue providentielle fait partie du plan de Dieu.*

Avec émotion, Pierre et Raymond se rappellent alors l'intervention de Yiseth. Pauvre petite fille qui, poussée par un élan intérieur, a pris son courage à deux mains pour appeler au secours.

C'est de là que tout est parti ! Pressentant ce que Dieu attendait d'eux, ils étaient prêts. La collaboration peut commencer, cocktail détonant et efficace au-delà de toute logique humaine.

Électrochoc à Rome

Dès l'année suivante, alors qu'ils sont de passage à Rome, les frères apprennent que Sœur Esther s'y trouve en même temps qu'eux.

Tiens ! Heureux hasard !?

Non, comme d'habitude, le duo a expérimenté un nombre incalculable de fois comment la Providence permet les bonnes rencontres aux moments clés. En l'occurrence, le chapitre général de la communauté des Sœurs Adoratrices.

Circonstance exceptionnelle, quarante provinciales, venues du monde entier, sont réunies dans la capitale italienne pour élire la nouvelle supérieure générale de toute la congrégation.

En tous cas, la sœur saute sur l'occasion de la présence du tandem :

– *Ce serait bien si vous nous donniez une conférence sur les lépreux puisque vous êtes sur place. Vous pourriez peut-être aussi évoquer notre vocation.*

Tous deux acquiescent sans discuter. Les religieuses sont captivées !

Devant cette réaction, Pierre et Raymond n'hésitent pas à élargir leur intervention à ce qu'ils ont découvert : l'action des sœurs Esther et Luisa auprès des mal-aimées de Bogota. Avec chaleur, ils évoquent le charisme initial de la congrégation et l'urgence d'agir auprès de ces victimes que personne ne défend :

– *N'ayez pas peur de vous investir, à fond. C'est là que le Christ vous attend !*

Justement, la suggestion rejoint la demande du

Mission impossible sans ELLE

pape Jean-Paul II à toutes les congrégations : approfondir l'intuition d'origine des fondateurs.

C'est l'électrochoc.

La congrégation est littéralement retournée. Certaines sont prêtes, d'emblée, à aller jusqu'à une reconversion radicale. Pour d'autres, la transition prend plus de temps.

En tous cas, en février 1994, Jean-Paul II se montrera impressionné par la vie et l'action des religieuses et le mentionnera dans sa *Lettre aux malades*.

Pour l'heure, Sœur Esther repart galvanisée.

Un dénouement sur plateau d'argent

Dans les années 1980, la mission des Sœurs Adoratrices – se consacrer aux *mal-aimées* de la rue – commence donc progressivement à revenir à l'orientation de départ.

Un samedi soir, alors qu'elles réunissent un groupe de prière à l'église, tout le monde implore le Seigneur pour les pauvres filles de la rue. À la fin, la réflexion amère d'un ado secoue les participants :

– *C'est bien beau, tout ça, on a bien prié mais ça n'empêchera pas la copine de ma sœur de se prostituer ce soir !*

Agacé, David fait allusion à une amie de sa sœur, embarquée dans un bar.

Les religieuses ont écouté la remarque avec émotion. Pour Esther, cette intervention est claire,

Autoroute de la misère

il est temps d'agir. Elle décide d'accompagner David dans le bar en question, dès ce soir, pour tenter de parler à la gamine.

Peut-être pourra-t-on l'aider ?

À peine arrivés, une discussion un peu surréaliste s'engage avec la patronne sur l'importance pour Flor de finir ses études. Étonnamment accommodante, elle grommelle :

– *Moi j'veux bien mais, attention, c'est moi qu'a payé sa jupe et son tee-shirt et faut m'rembourser. Tu m'files le fric et c'est bon.*

David n'a rien sur lui, les soeurs non plus.

Le patron s'est tu, mais il a l'œil. Il a repéré aussitôt la montre de l'ado :

– *T'as qu'à cracher ta breloque !*

Cachant leur surprise, ils s'attendaient à plus de résistance, ils s'empressent de repartir avec Flor avant que les tenanciers n'aient le temps de changer d'avis.

Premier sauvetage, cet épisode stimule la communauté, même s'il ne sera pas toujours suivi de dénouements aussi faciles.

D'un pays à l'autre, des décisions parfois draconiennes sont prises, adaptées à la situation locale : fermeture de tel ou tel collège au bénéfice d'ateliers pour les *chicas*, ou son maintien, comme à Bogota et Pereira où l'établissement scolaire garde une place importante. Il accueille notamment gratuitement les enfants des femmes engagées dans une formation. Parfois les ateliers sont mis en place à l'étage, dans les anciennes salles du secondaire, tandis que les enfants du primaire sont installés au rez-de-chaussée.

Mission impossible sans ELLE

Progressivement, tout un plan de bataille est conçu : on va chercher les filles, on va leur parler... Appui indispensable, le duo soutient cet élan lors de ses séjours colombiens, désormais annuels.

Tracts, plan de bataille

Dans l'immédiat, grâce à Angelica, les frères Jaccard commencent à découvrir une des premières initiatives prises par les religieuses :

– *Un jour, je me rends au Centre antivénérien. Une sœur est là qui donne des papiers. Elle est pas toute jeune. Ça surprend d'en voir là. Elle me file une invitation pour une rencontre dans son couvent. J'en reviens pas.*

Enfin une porte qui s'ouvre ! On m'invite, moi ! ? Je suis allée à la première réunion ; faut voir comment qu'on est accueilli : respect pour tout le monde. En plus, elles disent qu'elles sont contentes de prier pour nous, comme pour ma copine Léa qui doit être dialysée.

Peu à peu, le combat se formalise et cela ne se fait pas tout seul. Pour ces semblants de tracts, petits bouts de papier avec l'adresse, il faut trouver les mots simples qui touchent. Il s'agit de convaincre :

– *Si tu veux changer de vie, apprendre un métier : coiffure, couture, broderie..., viens nous voir dans nos ateliers, situés... Ils ont été créés pour toi. Tu auras un vrai travail qui te permettra de vivre et d'envoyer tes enfants à l'école.*

Ces premiers aperçus, seulement la surface de

Autoroute de la misère

l'iceberg, mobilisent les frères. Et toute une dynamique s'enclenche à laquelle ils vont participer activement.

Dans l'immédiat, ils repartent éblouis par le punch et l'intelligence des sœurs. L'inventivité qu'elles déploient avec tant de talent et de courage, et leurs sourires rayonnants dans un tel univers, voilà des signes criants de l'action du Seigneur.

Des anges dans les quartiers chauds

Des personnalités les plus fortes aux plus effacées, les différents charismes des religieuses se complètent et chacune semble bien à sa place. Partout, leur entente frappe, une unité rare et indiscutable.

Peu à peu, elles s'établissent dans la plupart des grandes villes* : de Bogota à Medellin, en passant par Cali, Manizalès, Pereira, Armenia, La Virginia, Bucaramanga et Cucuta. Mais elles ne s'en tiennent pas à la Colombie et Saint-Domingue, les grandes villes d'Équateur sont aussi concernées, que ce soit Quito, Guayaquil, Cuenca...

À quelques-unes, dans de nombreuses petites communautés, elles s'implantent au plus près des *chicas*. Indispensable pour réussir la première opération programmée pour les plus jeunes : aller chercher les filles et leur proposer une formation.

Ainsi à Manizalès, où l'indice de pauvreté bat les records : 45,4% de la population est concernée, Gloria et Cardona Maria papotent deux minutes,

Mission impossible sans ELLE

avant le rush des clients :

– *Dans le quartier, juste près de mon bar, y a un nouveau proprio. Il a les moyens, dis donc. Avant, la bicoque, elle allait s'écrouler. T'as vu, ils ont tout agrandi. C'est tout remis en état, nickel. Julio, il va trouver que c'est bon pour attirer chez lui.*

– *T'es à côté de la plaque ! J'ai vu des sœurs. On dirait que c'est elles qui vont crécher par ici.*

– *C'est pas vrai ! Elles ont pas peur !*

Oui, les nouvelles maîtresses du lieu n'ont pas froid aux yeux. Elles ont acquis cette maison délabrée, grâce au P.A.S., en plein dans la zone la plus chaude. Une option systématique quand c'est possible !

De façon générale, au début les *chicas*, soupçonneuses, ne veulent pas adopter n'importe quel type de formation. Il faut prendre le temps de les apprivoiser.

Cristina, qui restait sur ses gardes, échange ses impressions avec Clara :

– *... Y a un mois, des sœurs viennent bavarder avec nous sur le trottoir et y en a une qui me donne un tract. Quand je vois ça, je me demande si ce qu'elle dit, c'est pas du chiqué : de venir chez elles, qu'on sera accueillies, qu'y a des formations pour un travail après, et patati et patata... Pas possible, c'est une attrape, ou quoi ? Quelques jours après, je vais à l'adresse indiquée sur leur papier. Pour être méfiante, je suis méfiante et je cherche l'embrouille, mais je veux voir et comme j'ai plus rien à perdre...*

Devant la porte, je demande à Dieu de faire quelque chose pour m'aider. Jamais j'aurais pu imaginer ce qui arrive quand je rencontre les sœurs. Dieu donne des

Autoroute de la misère

anges pour qu'on s'en sorte. Ça j'en suis sûre ! Tout de suite, je me sens aimée et respectée. Comme un Père pour sa petite fille ! Dieu m'a exaucée...

Clara approuve :

– *Moi aussi, j'y croyais pas, mais maintenant, avec les sœurs, c'est dingue, je découvre un autre monde. C'est des amies et je les aime...*

Peu à peu, quand elles apprennent à connaître les religieuses, la confiance naît et elles finissent par se sentir à l'aise avec elles.

L'autre jour, deux sœurs passent devant un groupe de *mujeres* qui attendent le chaland. Plusieurs les reconnaissent et leur font la fête. Embrassades, échanges de nouvelles sur les enfants et les apprentissages commencés.

On est presque en famille !

Comment pourrait-il en être autrement quand on voit à quel point les petites sœurs sont données ! Des anges !

***Pour une qui s'en sort,
je donnerais toute ma vie****

Pourtant, rien n'est facile, comme le rappelle Sœur Esther :

– *La prostitution laisse des séquelles profondes, c'est pourquoi nous mettons tous les moyens en œuvre pour qu'elles acquièrent ou retrouvent leur dignité de femme, de mère et de citoyenne, vis-à-vis de la société. Car elles ont perdu le sens de leurs droits et de leurs devoirs.*

Mission impossible sans ELLE

Une seule pédagogie : l'amour, « *secret pour obtenir de bons résultats... et, si possible, la guérison.* »

Maria en sait quelque chose :

– « *Réduite à l'état d'animal, j'avais plus rien d'une femme. J'en pouvais plus et je voulais m'échapper. Sans un sou. Au lieu de rencontrer la compréhension, on m'a fermé la porte au nez. Alors j'ai continué.*

Un jour, je vois une religieuse qui me demande si je veux changer de vie. Elle dit ça avec un respect, ça fait tout drôle. On dirait une langue inconnue. Quelqu'un qui me parle doucement, avec de l'affection. Qui s'intéresse à moi ! Qui me pose une question et qu'attend ma réponse... J'ai jamais connu ça !

Comme je sais pas bien lire et écrire, je demande si je peux aller à l'école, chez ma nouvelle « amie ».

Elle me file l'adresse de la communauté de ses sœurs qui donnent des cours pour des femmes comme moi. Quand j'arrive, on dirait que je vais revivre. Enfin un peu de paix. L'amitié des religieuses, ça m'a fait comme une corde qu'on m'aurait jetée pour pas que je me noye.

Pourtant, je cache pas que j'ai replongé. J'étais pas fière et je voulais tout arrêter. Eh ben, vous me croirez peut-être pas, mais c'est une sœur qu'est venue nous voir, nous, les taulardes. Je la reconnais de suite.

Je reste dans mon coin. J'ai trop honte. Elle, ça la gêne pas, elle s'approche avec son beau sourire et elle dit rien. C'est moi qui parle : « vous vous rappelez de moi, ma sœur ? » « Bien sûr ! » Je lui

Autoroute de la misère

raconte tout. Que je suis perdue, une voleuse, prostituée... pas possible de tomber plus bas !

Elle a pas l'air plus étonnée que ça et elle dit : « oublie le passé. Quand tu sortiras de là, reviens chez nous. Nous essaierons de mieux t'aider. Nous demanderons à Dieu de te donner encore plus de force. » Et elle a tout fait pour que je me tire au plus vite. Je m'en suis bien rendu compte.

À la sortie de prison, je sais pas où aller. Mais les paroles de la vieille sœur me trottent dans la tête... Le lendemain, je vais la retrouver. Elle m'accepte tout de suite et je me sens chez moi. »

Odilia, fascinée, examine avec attention l'attitude des sœurs :

– *Avec elles, j'ai appris à être transparente, honnête, forte et même à pardonner. J'ai jamais rencontré des personnes comme elles. Elles nous consacrent tout leur temps avec tant de patience et d'amour ! J'arrête pas de regarder ce qu'elles font. C'est de les voir qui m'a poussée à sortir de cette vie répugnante. Je sens bien que je deviens meilleure. »*

Et sainte Maria-Micaela continue à soutenir les actions entreprises pour les *chinitas*, plus mystérieusement, par la communion des saints. Sandra n'arrête pas de le crier sur tous les toits :

– *Un jour, j'ai supplié la fondatrice des sœurs, de me prendre tout près d'elle... Avant, Dieu je l'appelais mais, je le croyais loin. Je croyais qu'Il s'occupait que des riches et je savais rien sur Jésus. L'affection des sœurs et de mes copines, ça a changé bien des choses. Mais c'est grâce à sainte Micaela que je connais Dieu. La joie, maintenant, je sais ce que c'est ! »*

Encadrement pro, on n'est pas au patronage

Touchées, les *chicas* s'intègrent au fur et à mesure aux différents programmes proposés.

Il faut donc un encadrement de qualité. Or, les sœurs ont l'art de s'entourer de laïcs efficaces. Elles multiplient le recrutement de formateurs de talent et des équipes techniques sont constituées.

Les critères sont exigeants. Les sœurs regardent d'abord les options et qualités spirituelles des futurs instructeurs. Elles vérifient aussi que leur professionnalisme s'accompagne toujours du plus grand respect pour toutes les femmes ayant subi, ou endurent encore, un tel asservissement.

La moyenne d'âge ne dépasse pas vingt-cinq à trente ans et les visages, sympathiques, reflètent équilibre et motivation. Reste la question des salaires.

Tout le système tient grâce aux dons du P.A.S... vitaux !

Quand la *chica* arrive pour choisir une formation, tout d'abord, un laïc accompagnateur l'écoute pour connaître son passé et ne pas la laisser se fourvoyer dans des projets irréalisables. C'est elle qui exprime ses souhaits pour sortir du milieu. Même les plus démunies intellectuellement proposent souvent de vraies solutions.

Et les sœurs deviennent vite assiégées, car le nombre des maisons de passe grandit sans cesse. Comment trouver des solutions concrètes qui évitent les délais d'inscription trop longs ?

Au début, des moyens de fortune permettent de quitter le milieu et changer de vie au plus vite. Ils conviennent aussi à celles qui ne peuvent apprendre des métiers compliqués, sur des années d'apprentissage.

Ainsi, les marchandes ambulantes en tous genres pullulent. Les idées ne manquent pas comme confectionner des poupées, préparer des *anchetas** aux couleurs fluo (avec savon, bouteille de vin, biscuits..., le tout emballé dans un beau papier cadeau transparent), des *puchitos* (barquettes de fraises, prunes ou bananes), réaliser des guirlandes de Noël, décorer des cierges etc... selon les besoins. La moitié des petits boulots à Bogota sont informels, non déclarés... Certains ne suffisent pas pour vivre. Sur une trentaine de dollars par mois, en moyenne, il faut en donner six pour sa chambre. Au moins, cette option permet de tenir jusqu'à la fin de l'apprentissage !

Brouette, thermos, récup..., des filons précieux !

Vieilles boîtes de conserves en fer dépliées, planches vermoulues disjointes, papier goudron... voilà le bric-à-brac qui constitue, parmi tant d'autres, le taudis où vivent Cristina et son petit Alejandro. Pour elle, la trouvaille, c'est l'achat par les sœurs d'une brouette. Grâce à cette idée, Cristina vend des oranges dans la rue. Ça marche ! Mais comment apprendre à gérer son argent pour

Mission impossible sans ELLE

“réinvestir” chaque matin dans de nouveaux fruits ? La motivation est tellement forte que, peu à peu, elle arrive très bien à s’organiser :

– *Dire que maintenant j’ai un travail et que je peux nourrir Alejandro ! Jésus est avec moi et je suis la plus heureuse des femmes.*

Pour Georgina, c’est pareil. Tous les matins, elle chauffe de l’eau pour en remplir plusieurs thermos. Chargée de bocaux de café et de lait en poudre, elle arpente les trottoirs du quartier mais, cette fois, la joie dans le cœur. Georgina vend des boissons chaudes. Elle est libre !

– *Eh, Paolina ! Viens avec moi.* »

Parfois, toutes deux se croisent. C’est bien, car leurs activités se complètent. Paolina se lève, dès l’aube, pour cuire du pain brioché. Les passants l’apprécient car il est tout frais à portée de main. Elles sont nombreuses à commencer leur journée aux aurores.

Sara moud du maïs vers trois heures du matin, tandis que ses deux fils de quinze et dix-sept ans, dorment encore un peu. Elle fait cuire ses *arepas* qu’elle vend, comme sa meilleure copine qui propose des boissons glacées maison, des bonbons, des cigarettes, et se débrouille pour être dans le même secteur.

– *Tu sais pas, Lora s’y colle maintenant, elle a quitté Mimi et elle met ses chinitos* dans le coup. À quatre heures du matin, c’est réveil en fanfare ! Ils commencent à fabriquer des balais.*

Les sœurs, elles ont donné un stock de nylon et pis Lora, elle a trouvé des chutes de toile, de la récup.,

Autoroute de la misère

je sais plus où. Au début, fallait voir, elle et les mioches, ils savaient pas comment qu’on faisait. Son premier balai, elle l’a gardé tellement il est moche, rien que pour le souvenir. Ça m’a fait rigoler. Ah, la Lora, elle paye !

Si t’avais vu ! Ses balais, au début, ça payait pas justement. 20 pesos (10 centimes d’euro) chacun. Tu vois le tableau.

Cinquante qu’il en fallait par jour. Au moins. Pour vivre avec ses mioches. Elle était toute découragée avant même de commencer. Faut dire qu’elle pensait aux clients d’avant qui donnaient 15 000 pesos de l’heure (moins d’un euro). Et tu sais ce qui a fait le déclic ? Elle m’a tout raconté : elle venait d’arrêter de boire – entre parenthèses « respect ! » – et sa petite Monica lui a dit « allez, viens mama, on va chez les sœurs ! » Elle l’a fait et elle arrête pas de clamer que c’est sa gamine qui l’a sauvée et que le plus dur c’est le premier pas Et pis, elle s’est mise dans un atelier, en même temps qu’elle commençait le boulot. Et voilà le travail !

Au fait, hier, elle m’a dit : « où qu’elle est Sara, j’aimerais bien la voir ? »

Sara, soucieuse, fait une pause et s’assied sur une marche :

– *Moi aussi. Mais je pense surtout à Nina, j’sais pas si elle va tenir, elle est toute maigre. Le mécanicien qui lui donne ses bleus de travail, pleins de cambouis, à laver, ça lui suffit pas pour donner à manger à sa marmaille. 30 centimes d’euro la pièce qu’il lui balance. Et qui c’est qui casque pour la lessive ? C’est elle ! En plus, qu’elle se lève avant quatre heures du matin pour chauffer l’eau, sinon*

Mission impossible sans Lui

elle coule plus. Tu connais ! Déjà, faut qu'elle s'habitue – c'était pas nos horaires – mais même que ça colle, faut qu'elle trouve autre chose. »

– Elle pourrait peut-être coudre des masques pour les docteurs, tu sais ceux qui font les opérations... ah oui, les chirurgiens. C'est une idée de Sœur Luisa. Faudrait qu'elle leur demande un coup de main.

Tu sais pas la dernière ? À Noël, la prof. de l'atelier d'Ingrid, elle a pas hésité. Elle a demandé à voir le dirlo du supermarché à côté pour proposer ses anchetas, vu qu'elle est inscrite dans son apprentissage. Toute seule, elle ferait pas l'poids.

Pour les unes et les autres, se soutenir, c'est capital, car on ne sort pas de l'indicible d'un coup de baguette magique !

À plusieurs, c'est plus facile !

Toujours à l'affût pour secourir les *chinitas*, très vite la communauté pense à solliciter les anciennes. Rien de tel que le témoignage de celles qui ont vécu le même asservissement. D'autant plus que l'entente entre elles est excellente.

Si, parfois, certaines retournent voir le(a) patron(ne) des bordels où elles ont vécu le pire, le plus souvent le souvenir est tellement insoutenable, qu'elles attendent des années avant de pouvoir remettre les pieds dans ce milieu :

– Cet après-midi dans la Galeria, au milieu des filles, ça m'a fait très mal ! Je pensais à ce que j'ai vécu dans ce milieu. Y a pas plus dégradant. Et quand on

Autoroute de la misère

s'est trouvé devant la Japonaise, j'ai pas pu entrer. Même avec les pères et les sœurs... Pour l'instant, je peux que prier pour la libération des copines !

C'est l'injustice qui aide Juliana à sortir de ses retranchements :

– Dernièrement, on m'invite à une réunion de jeunes. J'entends qu'on parle mal de mes anciennes copines.

Mon sang bouillonne dans mes veines, mais j'ose rien dire. J'ai peur qu'on me mette dans le même panier qu'elles. Finalement, je me décide : « si ces filles, que vous montrez du doigt, sont dans la galère, c'est la faute à qui ? Est-ce qu'elles sont responsables ? La société les trompe et les exploite. Elles y peuvent rien ! »

Ils me regardent tous et je me sens rougir. Quelqu'un dit : « Elle a raison, pourquoi juger ces filles ? Qu'est-ce qu'on fait pour elles ? »

À la fin de cette réunion, un groupe s'est mis à aider les adolescentes qui se prostituent. J'étais contente d'y participer. C'est peut-être pour ça aussi que le Seigneur m'a aidée à m'en sortir !

Quoi qu'il en soit, tendre la main aux *chicas*, encore prisonnières, est la première préoccupation de beaucoup.

Plusieurs, tirées d'affaire, vont dans les rues accoster leurs copines de galère. Les victimes, enfin libres deviennent actrices du sauvetage des autres :

– J'ai trente-deux ans et je suis restée dans la rue, de neuf à vingt et un ans. Quand je pense qu'il y en a plein d'autres qui continuent à subir cette vie infernale !

Mission impossible sans ELLE

Alors, si je peux faire quelque chose ! Tout à l'heure, j'étais contente de donner mon témoignage... Je me souviens, y a deux ans, quand Diana m'avait invitée à venir chez les sœurs pour un métier, Je m'étais mise à pleurer. Au début, je me sentais oppressée, et puis Carmenza m'a convaincue en me disant : « il y a dix ans, j'étais assise à ta place... » Aujourd'hui, il me reste une seule souffrance : les copines !

Alors, elles s'organisent, comme Carmela, professeur de couture. Le sourire aux lèvres, elle explique comment ces réunions changent tout :

– Le passé pour moi, c'est définitivement terminé. J'aime pas en parler. Vous savez, en travaillant à la couture et à la broderie, les filles et les mamans retrouvent leur vraie valeur. Les groupes se rejoignent chez l'une ou l'autre, ou dans un local qu'on loue.

Marta, une autre ancienne, en réunit trois chez elle :

– Dans notre quartier si pauvre, presque toutes se prostituent... On se sent responsables d'elles. Ensemble, on cherche ce qu'on peut faire. Le plus important : apporter une réponse très concrète par le travail. Aujourd'hui, nos petites communautés de travail, c'est des lieux d'espérance.

Le malheur dépassé les soude, même les futures mamans se retrouvent dans des séances communes. Enlisées dans la prostitution, les *chicas* vivent en marge d'une société qui se développe et s'organise. Phénomène croissant d'exclusion dont les Sœurs Adoratrices sont tout à fait conscientes.

Autoroute de la misère

C'est pourquoi, peu à peu, de vrais programmes de réhabilitation sont conçus, selon l'idée initiale de Sœur Esther.

Rien n'est donné. Le travail est une pédagogie de responsabilisation. L'assistantat n'est pas une aide qui libère l'être humain. Celui-ci a besoin de participer à sa propre réhabilitation. Voilà la philosophie adoptée pour faire grandir la personne.

Cette vision répond à la conviction intime des frères Jaccard :

– On retrouve chez Sœur Esther ce qu'on vit au plus profond de nous-mêmes.

La libération par le travail continue, à pas de géant.

Trois mille femmes en atelier

Sur une trentaine d'années, quatre-vingt *Religieuses Adoratrices* mettent en place des apprentissages dans toutes les grandes villes où elles sont installées. Leur priorité depuis toujours ! Cent trente-sept !

Avec professionnalisme, on procède à l'acquisition de machines électriques à coudre, à tisser, à broder..., et du mobilier pour l'équipement et le fonctionnement. Une fois les ateliers installés, on y prépare à divers métiers : coiffure-manucure, esthéticienne, boulangerie, confiserie, cuisine, couture-coupe, informatique, fabrication artisanale (objets en bambou, balais...).

Quand une *chica* accepte de changer de vie, la large palette permet de disposer d'un vrai choix pour se spécialiser dans le travail qui lui convient. Pour

Mission impossible sans ELLE

s'inscrire, chacune participe financièrement à la hauteur de ses capacités.

En 2010, elles sont trois mille femmes à apprendre un vrai métier !
Trois mille vies sauvées !

La durée d'enseignement varie selon l'apprentissage désiré. Pour beaucoup qui n'ont jamais mis les pieds à l'école, il va de pair avec une démarche d'alphabétisation. Si des études primaires ou secondaires ont été commencées, tout est fait pour qu'elles puissent être reprises.

De plus, les sœurs cherchent à ce que les plus instruites poursuivent leur développement humain et personnel. Elles leur offrent une formation à la mesure de leurs connaissances, particulièrement dans des organismes comme le SENA* qui propose une bonne instruction technique et pratique, en accord avec les exigences de notre époque.

Quelle satisfaction de voir des *chicas* devenir de vraies professionnelles en confection et broderie industrielle pour l'exportation ! Que d'autres deviennent cadres, encore un motif de grande réjouissance pour Sœur Esther et toute la communauté, surtout que cette réussite s'accompagne d'un développement complet de la personne :

– *Quelques anciennes dirigent des ateliers, travaillent avec un grand sens des responsabilités et s'impliquent activement dans les différentes réunions professionnelles ou d'évangélisation et dans la vie paroissiale.*

Certaines en viennent à exercer une profession

Autoroute de la misère

d'assistante maternelle, d'infirmière, d'assistante sociale, de formatrice, de chef d'atelier et de technicienne dans le cadre de l'usine, ou même d'avocat, de professeur...

Mais pour de tels résultats, encore faut-il pouvoir confier ses *bambinos*. Les sœurs l'ont bien compris !

Garderie et cantine pilote : l'excellence !

– *Comment ça s'est passé ce matin ?*

Gloria, penchée vers sa *nina* qu'elle embrasse avec effusion, interroge l'assistante maternelle, une ancienne qu'elle connaît bien, et qui garde les enfants des *chicas* en apprentissage :

– *Muy bien, Elsa a été très sage. Je crois qu'elle s'est fait un nouveau copain, elle n'a pas arrêté de jouer avec lui !*

Le jardin d'enfants est juste à côté de chez les sœurs, c'est pratique. À Manizalès, la garderie est installée sur le toit terrasse de leur maison. Pièce maîtresse, pour favoriser l'intégration des femmes, toute la vie sociale tourne autour. Les religieuses y tiennent comme à la prune de leurs yeux. Là, quel que soit l'âge, les *ninos* sont accueillis et pas par n'importe qui. C'est Sœur Lilia, quatre-vingt cinq ans, qui assure ! Toute la journée ! Vingt-cinq pitchouns le matin alternent avec vingt-cinq autres l'après-midi, pendant la classe de mathématiques... Le goûter servi dans le patio est très apprécié. La joie se lit sur les visages des *bambinos*, des privilégiés dans cet univers de pauvreté.

Mission impossible sans ELLE

– *Et le déjeuner ? Tu l'as bien tout pris ?*

Subtilement, le ton de Gloria a changé, plus anxieux.

La maman espère qu'Elsa a profité au maximum du repas de la cantine, le soir il n'y aura pas grand-chose. Et encore, c'est mieux qu'avant où le seul repas était celui de midi. Gloria pense aux enfants de sa copine, qui n'a pas commencé de programme de réhabilitation. Une de plus encore coincée dans le turbin !

Elsa, les yeux pétillants, les pommettes hautes, rosies par les jeux, agite la main pour dire au revoir aux autres bambins puis se retourne vers sa maman :

– *C'était super bon et j'ai tout mangé. Une grande part !*

Gloria, ravie, tout sourire, remercie l'assistante qui raconte, intriguée, une de ses observations du jour :

– *Comme d'habitude, le repas a été complet, nourrissant et délicieux.*

De toute façon, on n'est pas difficile quand on a connu la faim, pense Gloria tandis que son interlocutrice poursuit :

– *Mais, il y a une chose que je n'ai pas comprise, Elsa n'a pas arrêté de sauter violemment sur sa chaise tout en mangeant. Savez-vous pourquoi ?*

– *Elsa, pourquoi tu sautais comme ça ?* questionne sa maman qui commence à deviner ce dont il s'agit.

– *J'voulais faire descendre le manger pour demander une autre part parce que demain, j'viens pas.*

Autoroute de la misère

L'anecdote, mi-triste, mi-amusante, traduit bien les diètes forcées des familles qui n'ont d'autres ressources que la *galeria*.

Avec l'organisation de pointe mise en place, on peut parler de cantine pilote. Les enfants disposent de cartes que l'on poinçonne à chaque déjeuner. Puis, comme dans le conte de Boucle d'Or et des Trois Ours, ils choisissent entre trois tailles de portions, selon leur appétit. À chacun d'apprendre à l'évaluer. Une seule règle impérative : finir son assiette. On ne gaspille pas. Dans une ambiance générale paisible et très ordonnée, chaque enfant profite de ce moment pour recharger les batteries au maximum car, pour la plupart, ce sera la seule nourriture de la journée.

Celui qui peut jeter un œil côté cuisine, remarque les fourneaux impeccables et les tenues des femmes parfaitement en règle avec les normes d'hygiène les plus exigeantes. Il en est de même pour la sécurité. L'excellence, c'est la marque des sœurs et les frères Jaccard constatent avec bonheur de tels résultats !

Quelle chance de pouvoir confier les enfants quand on commence une formation, songe Gloria, autrement on pourrait pas. Heureusement que la liste d'attente était pas trop longue. J'en peux plus de retourner au *boxon*, le soir ! J'ai qu'une idée avoir un travail, un vrai et basta...

Dès qu'elle aura terminé son cursus, elle commencera à travailler. Et, pour parfaire sa reconversion, Daniela, une laïque, l'accompagnera pour lui apprendre à gérer son salaire. Même si ce n'est pas une ancienne, elle sait comprendre les difficultés d'adaptation inévitables.

Mission impossible sans ELLE

Avec tous ces atouts, les réalisations se développent en fonction des besoins spécifiques de chaque lieu. Comme en République Dominicaine.

Paradis artificiel pour perversité cachée

Sur fond de mer turquoise, sirotant un soda, calé dans un profond fauteuil installé sous les cocotiers, Steve s'extasie devant la couleur du sable, presque blanc, qui coule entre ses doigts de pieds. Des rosaces de fleurs exotiques aux couleurs très vives ressortent sur la moquette verte d'herbe fraîchement coupée et arrosée. Tentures de verdure, des murs de plantes étudiées forment des tableaux qui accrochent le regard. Dans ce cadre paradisiaque, on peut dire que tout est fait pour le touriste. Rien de tel qu'une île pour oublier tous ses soucis. Steve profite au maximum du calme et de la sérénité qui se dégagent du lieu. Tout est magnifique et le service est parfait. Un vrai petit coin de paradis !

La République dominicaine offre un décor de carte postale qui attire un tourisme international, surtout en provenance des États-Unis (à une heure de vol de Miami). On a l'embarras du choix entre les hôtels grand luxe. Certains drainent des sommes d'argent considérables. Mais derrière l'apparence idyllique, se cache une prostitution enfantine galopante.

Ainsi, dans la ville de La Romana, 200 000

Autoroute de la misère

habitants, à une centaine de km de la capitale, ce type d'exploitation est florissant. Comme une pieuvre tentaculaire, elle s'introduit partout : bars, arrivées d'autobus, garages, centres de lavage de voitures, hôtels, sorties d'usines... Partout où l'homme, attiré par la chair humaine pourrait se transformer en prédateur. Steve peut s'offrir Cheddi ou Surima – neuf ans – pour le prix d'UN chewing-gum ! Il pourra s'amuser à gogo toute la journée avec ses *sex-toys* vivants et les petits « singes » au ventre vide auront peut-être droit à des cacahuètes, si ce n'est au sida !

MIR, un complexe d'Amour

Goutte d'eau dans un océan de souffrances, la maison de la Paix, MIR, où cinq sœurs, secondées par une trentaine d'éducateurs, accueillent inlassablement tous ceux qui frappent à la porte, dans une ambiance FAMILIALE. Là, on peut parler d'amour !

À MIR, on ne lésine pas sur la diversité des services offerts : consultations médicales, analyses de laboratoire, pharmacie, information sur le sida, développement de la personnalité, accompagnement spirituel, accueil de "cas urgents" avec quelques chambres d'hôtes...

Dans les *bateyes* (villages haïtiens pauvres des plantations de canne à sucre), les jeunes filles très nombreuses, convoitées par les marchands de plaisir, risquent à tous moments d'être embarquées dans les bordels de la ville. Aussi, les

Mission impossible sans Lui

religieuses s'attellent à développer une prévention sociale efficace.

Pour les *chicas*, déjà à la merci du milieu, elles engagent aussi toute une politique de soins pour enrayer les maladies vénériennes que toutes craignent.

Partout, elles poussent les filles à se rendre dans les centres antivénériens. Devant leur efficacité, le gouvernement a même confié à la communauté trois appareils médicaux très sophistiqués pour détecter le sida, occasion exceptionnelle de contact avec les filles.

Les projets abondent jusqu'en cette année de 2011 où l'on rêve d'ouvrir une maison d'accueil pour des petits sidéens, à Manizalès. Le terrain est déjà localisé. Reste à assurer le salaire des formateurs. Terrain sur lequel le P.A.S. est bien sûr sollicité !

Diplômées d'État !

C'est la fête. Aujourd'hui, la grande distribution des diplômés a commencé.

– *J'ai la trouille. Si j'ai pas mon CAP, comment que je ferai ?*

Tout en posant la question, Lina n'y croit pas. Elle a bien travaillé pendant tout l'apprentissage et elle sait qu'elle a toutes les chances d'obtenir un vrai certificat, sa *capacitación**. Sans le dire, elle a déjà prévu une place sur un mur de sa maison pour le mettre en vedette, à côté du *bachillero*, (équivalent du Bac français) de sa fille.

Pas de géant, l'organisme gouvernemental SENA

Autoroute de la misère

valide toutes les formations engagées par les sœurs. Oui, elles ont obtenu la reconnaissance officielle de leurs CAP et ce n'est pas une mince affaire.

Dans la bataille engagée pour un statut, les soutiens proviennent parfois des premières concernées.

– *Je suis tombée enceinte. Je sais pas quoi faire. Ma mère, elle va me chasser. Et à treize ans, je sais pas comment travailler. Je suis complètement paumée.*

– *T'as qu'à demander à Julia, elle connaît Fabiola. Paraît qu'elle dit de venir chez elle quand c'est qu'on attend un bébé et qu'on a pas dix-huit ans.*

En effet, Fabiola, ancienne de la rue, a monté un centre d'accueil pour les petites adolescentes de la rue, enceintes. Elle aussi s'est battue pour qu'il soit officiellement reconnu par le *BIENESTAR FAMILIAR* (équivalent de la DASS en France).

Fabiola envoie ses pensionnaires, les petites adolescentes enceintes au centre de formation des sœurs, non loin de là. Elles y préparent un CAP.

Si l'État valide volontiers ces initiatives ou ces formations, il faut dire que cela ne lui coûte pas le moindre centime ! Il ne donne aucune subvention, ne finance aucun salaire, que ce soit des professeurs ou des animateurs.

Les chrétiens, ici comme dans bien des coins du monde, se donnent sans compter pour remplacer les déficiences des gouvernements.

En tout cas, au fil des ans, les sœurs savent fédérer les bonnes volontés pour pérenniser les avancées.

Mission impossible sans ELLE

Elles travaillent en collaboration avec des assistantes sociales, des élus municipaux et des laïcs investis à fond dans chacun des centres. Beaucoup sont habités par la même foi.

Dans cette logique de reconnaissance et d'exigence, l'usine décrite si précisément, il y a longtemps par Sœur Esther, est opérationnelle aujourd'hui.

Et elle n'a rien d'artisanal !

Même une usine Iso 9 000 !

Ici on travaille, on partage et on s'aime

S'investir tout de suite dans le monde du travail, pour celles qui terminent un apprentissage en couture, ce n'est pas si simple !

Les sœurs l'ont bien saisi et organisent, pendant un certain temps, un passage en *usine protégée*, conçue pour elles.

On a choisi la cour de la communauté pour la bâtir à proximité. Le système conçu permet l'accès au plus grand nombre et l'accoutumance progressive : horaires fixes, travail avec d'autres, cadences rapides... Deux groupes se succèdent, dans les mêmes locaux, huit heures par jour.

Certaines ont besoin de ce soutien pendant plusieurs années. Quand elles seront prêtes, elles pourront travailler à domicile, en micro-entreprise, ou dans une usine extérieure.

L'usine de production n'est pas équipée de

Autoroute de la misère

machines industrielles à bout de souffle. Pour la coupe, la couture ou la broderie, le matériel est à la pointe du progrès et le visiteur ressort émerveillé.

Du haut d'une coursive qui surplombe et entoure une salle géante, on admire les cent cinquante femmes qui s'affairent le matin et autant l'après-midi. Les ouvrières fournissent 5 000 pièces chaque mois. Les mains s'activent avec des gestes techniques extrêmement précis. L'attention est soutenue et les regards extérieurs ne distraient en rien la concentration. Un vrai professionnalisme ! Le spectacle est impressionnant.

L'excellence, perceptible dès l'entrée, s'appuie sur toute une philosophie qui fait la différence. À l'accueil, on peut lire en belles lettres transversales :

« Ici on travaille, on partage et on s'aime » !

Les *Creaciones Miquelina* fabriquent des vêtements sous la marque VIP, pour la Colombie. Mais l'entreprise ne s'arrête pas là, elle travaille aussi pour l'exportation !

Style, coupe, des vêtements de ski à la dernière mode partent pour l'Angleterre. Élaborés, fonctionnels et confortables, ils arborent la marque PARAMO.

Et, on ne bricole pas car toutes les fabrications sont aux normes ISO* !

Chaque *chica* touche le salaire minimum légal colombien : 535 600 pesos, environ 200 euros. De plus, dans les années 90, elles accèdent à différents droits sociaux fondamentaux : maladie, retraite, vieillesse.

Mission impossible sans ELLE

La pérennité de la production est vitale alors que la crise économique mondiale provoque une baisse de l'activité. Il faut parfois débrayer avec des conséquences terribles pour les salariées.

Le souci premier des sœurs est de trouver d'autres débouchés à l'exportation ! Pour un apport financier plus intéressant que le marché intérieur qui reste limité.

Encore faudrait-il avoir les moyens d'une bonne communication pour faire connaître des produits qui ont tout pour satisfaire le consommateur européen le plus exigeant.

Le top : une coopérative *La COOMIQUELINA*

De la réinsertion personnelle on passe à un phénomène collectif.

En juillet 1988 les sœurs, qui n'ont peur de rien, envisagent une organisation en coopérative *por mujeres, para mujeres* *.

Les fonds ne sont pas au rendez-vous mais, providentiellement, un bienfaiteur occasionnel donne une très belle horloge française et une bague en or. Grâce à ces objets, une loterie permet de démarrer (son montant placé en banque). Plus tard, les créations Miquelina et le P.A.S. renforcent le dispositif.

La COOMIQUELINA naît pour la construction, l'approvisionnement (avec magasins où l'on peut se fournir en produits de première nécessité), la

Autoroute de la misère

surveillance et le financement. Prémices d'une nouvelle vie sociale, basée sur la responsabilité et l'ouverture aux autres.

Aujourd'hui, le financement initial de la coopérative – 1 300 adhérentes – assure un fonds de solidarité et de prestations couvrant des dépenses liées aux besoins domestiques, médicaux et intellectuels des enfants.

De plus, beaucoup de femmes peuvent être logées dans de petites maisons, devenant même propriétaires grâce à un apport personnel (environ la moitié de la somme). Un emprunt, consenti par la coopérative, complète le montant. Remboursable mensuellement, il équivaut à un loyer normal.

Cet accès à la propriété représente un facteur majeur de réinsertion. Non seulement les *chicas* sont valorisées mais, en plus, elles disposent de locaux pour leurs micro-entreprises : réunion de travail, petit commerce, garde d'enfants ou cantine de midi.

Il a fallu vingt ans pour consolider la coopérative dont l'objectif est de construire une vie digne. Les valeurs de la COOMIQUELINA, qui font sa force, s'affichent clairement : responsabilité personnelle et sociale, aide mutuelle, démocratie, égalité, justice, solidarité, honnêteté, transparence, sens des autres, formation chrétienne. Aujourd'hui, elles sont 120 familles à en bénéficier.

Un ensemble qui crée un sentiment d'appartenance très fort au groupe féminin Miquelina. La fondatrice Micaela n'est pas loin !



Mission impossible sans Lui

Sortie d'enfer

..... (suite)

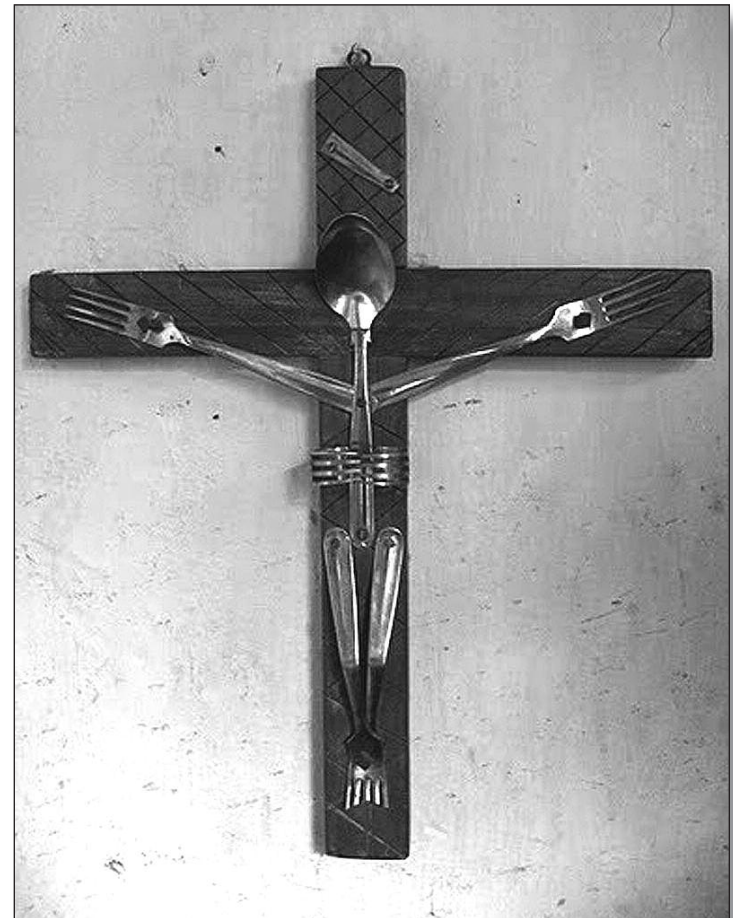


Sortie d'enfer

“Christ des pauvres”

« J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. »

(Mt 25, 35)



Réalisé par un ancien gamin de la rue

*Mission impossible sans ELLE*lettre manuscrite de *Chica*

(extrait)

¡HOLA!

MI MUY QUERIDOS PADRES RAMÓN Y PEDRO.
 LES DESEO QUE ESTEN MUY PERO MUY BIEN
 YO LES QUIERO DECIR QUE LOS QUIERO MUCHO
 Y QUE ME HACEN MUCHA FALTA Y QUE LOS
 EXTRAÑO MUCHO.
 PUES CON USTEDES ERA CON LOS QUE MAS ME
 CONFESABA PUES SENTIA MUCHA TRANQUILIDAD
 Y MUCHO AMOR PUES SE QUE USTEDES TIENEN
 UNA CONEXION MAS DIRECTA CON DIOS Y LES
 QUIERO PEDIR MUCHA ORACION PARA MI FAMILIA
 Y PARA TODA EN GENERAL. PUES NOS AN
 PASADO MUCHAS COSAS MALAS PERO DIOS NO
 NOS A ABANDONADO.
 TAMBIEN LES CUENTO QUE MI HERMANA LILIA LA
 MAYOR SE NOS MURIO Y TAMBIEN EL UNICO
 HERMANO QUE TENIAMOS NOS LO MATARON, TODO
 ESO NOS PASO EL AÑO PASADO Y A PRINCIPIOS
 DE ESTE PERO DIOS SIEMPRE ESTA CON NOSOTROS.
 LES CUENTO QUE MI HIJA SOL GERARDIN YA ESTA
 EN ONCE Y MI HIJO JHONATAN JESUS ESTA EN
 DECIMO.
 TAMBIEN LES CUENTO QUE SIGO TRABAJANDO EN
 LA EMPRESA Y PUDE COMPRAR OTRAS COSAS A
 BAJO PRECIO PUES TODA HACERLE UNOS DAREGLOS
 PERO CON EL TRABAJO EN LA EMPRESA ES MUY
 BIEN.
 LOS QUIERO - LOS EXTRAÑO Y NOS HACER FALTA
 BENOS.

Sortie d'enfer

(traduction)

Bonjour.
 Mes très chers Pères Ramón et Pedro,
 J'espère que vous allez vraiment très très bien.
 Je veux vous dire que je vous aime beaucoup et que
 vous me manquez énormément.
 C'était avec vous que je me confessais le plus parce
 que je me sentais très paisible et pleine d'amour car je
 savais que vous étiez totalement unis au Seigneur. Je
 voudrais vous demander beaucoup de prières pour ma
 famille et pour toutes les familles en général, parce qu'il
 nous est arrivé beaucoup de malheurs mais Dieu ne
 nous a pas abandonnés.
 Je dois vous dire aussi que ma sœur aînée Lilia est
 morte et qu'on a tué le seul frère que nous avons. Tout
 cela nous est arrivé l'année dernière et au début de
 celle-ci mais Dieu ne nous lâche pas. Je veux vous dire
 aussi que ma fille... est maintenant en onzième et mon
 fils en dixième.
 Vous devez savoir aussi que je continue à travailler
 dans l'entreprise. J'ai pu m'acheter une... petite
 maison. Comme il fallait y faire des travaux, elle était
 pas chère mais, grâce à mon travail à l'entreprise, il n'y
 a pas de problèmes.
 Je vous aime. Vous me manquez et nous avons besoin
 de vous voir.

**En achetant un livre des pères Jaccard,
les droits d'auteur financent**

- l'apprentissage des *chicas*
- leur réinsertion
- la construction d'une maison
de la banlieue sud de Bogota.

ET TOUTE UNE FAMILLE RENAÎT !

Si vous êtes chrétien, les frères comptent
sur votre prière pour que la mission
continue.

vous pouvez envoyer vos dons :

Association

UN P.A.S. AVEC LES FRÈRES JACCARD

ABS M. LAISNE PHILIPPE

8 rue des Clos

25220 CHALEZEULE

CIC BESANÇON ST-PIERRE

Banque : 30087 Guichet : 33140

N° Compte 00024316901 Rib : 54


BIC : CMCIFRPP

Email unpasfrjaccard@wanadoo.fr



Pour être informé des publications des éditions Le LIVRE OUVERT et recevoir notre catalogue, veuillez nous envoyer vos coordonnées à :

Éditions Le Livre Ouvert
14bis rue Ferrée
10190 Mesnil Saint-Loup

 03 25 40 47 69

ou consulter notre site
www.livrouvert.fr



IMPRIMÉ PAR CORLET IMPRIMEUR
en novembre 2011

imprimé en France

Dépôt légal : novembre 2011